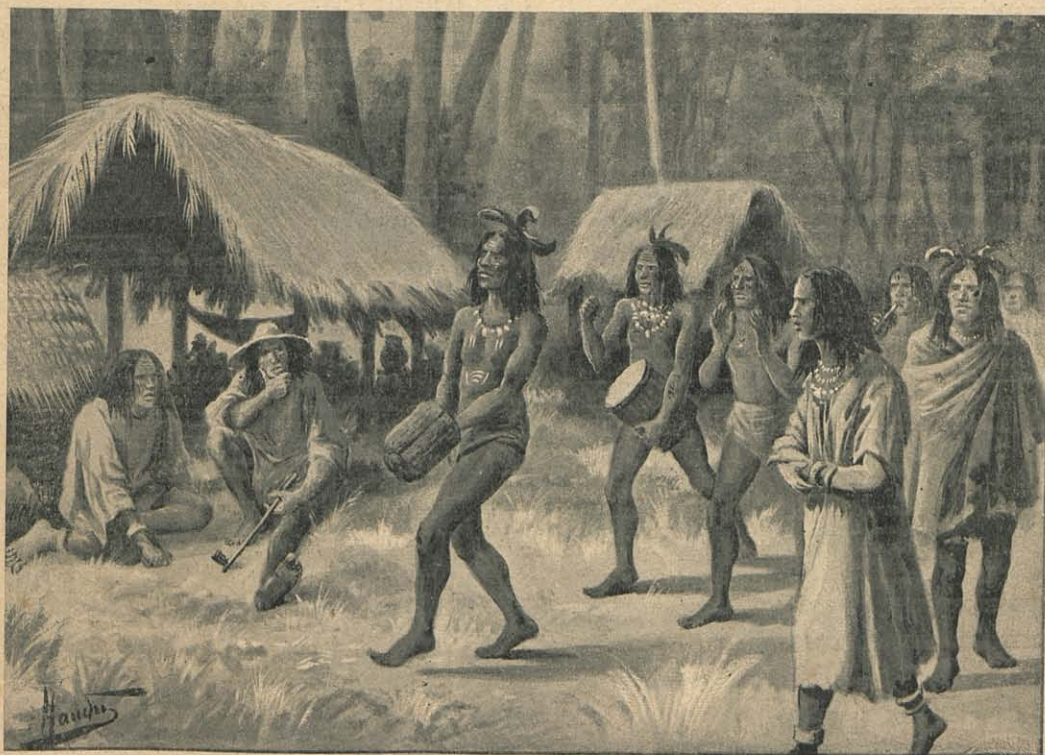




LE GLOBE TROTTER



Les deux mains emprisonnées dans un gant de bois rempli d'insectes, terribles par leurs morsures et leurs piqûres, le Mandrucore s'avance. (Voir l'article page 39.)

Les Petites Annonces du "Globe Trotter"

10 centimes le mot.

Les petites annonces doivent parvenir au journal au moins 15 jours avant l'apparition du numéro.

DEPUIS 20 ANS M^{lle} Fanny Muller donne la parole aux sourd-muets. Avenue Daumesnil, 269, Paris. 2,057 bis.

Sous-officier, 25 ans, libérable octobre, demande place comptable, gérant, caissier, France ou colonies. Ecrite journal. 2,107

Léon Galland, 2, rue des Anglaises, Cambrai (Nord), échange cartes vues France et étranger, timbre côté vue, annonce toujours valable, réponse assurée. 2,116

Anglais, allemand. Enseignement pratique. Leçons. Traductions. Interprète par personne expérimentée, s'adresser, 19, rue de Bretagne, Asnières. 2,117

Lucien Guillaumin, 21, rue Péton, Paris, échange cartes vues avec Espagne, Italie, Afrique et Amérique; faire les envois sous enveloppes, répondra par jolies vues Paris, environs et exposition 1900. 2,121

Thérèse Hubert, Somme-Suippe (Marne), échange cartes vues, fantaisies également. 2,118

L. Bellamy, 9, rue Dagobert, Saint-Lô (Manche), échange cartes vues et costumes avec tous pays, timbrée lieu d'origine. Réponse immédiate. 2,119

Mlle Marguerite Singewalde, Einestrasso, 6, Leipzig (Neustadt), ne répond qu'aux cartes commémoratives et non aux vues. 2,120

Confections pour garçons, travail très soigné. Prix des plus modérés. C. G., 40, avenue d'Orléans. 2,122

Robert Durand, lycée Malherbe, Caen (Calvados) désire échanger cartes postales vues avec le monde entier. Réponse assurée et immédiate. 2,114

Albert Moniot remercie ses nombreux correspondants, mais est dans l'impossibilité de continuer l'échange. 2,108

Un monsieur et une dame ayant tous deux une bonne main, demandent écriture à faire chez eux (copies rôles, etc.). Annonce toujours valable. 2,113 bis

Bize, rue des Bouchers, Beaune, enverra 4 vues contre dix timbres colonies françaises. 2,114 bis.

Jolies cartes-vues à prix exceptionnellement avantageux. 3 échantillons contre carte double. Thyr. rue Jacob-Makoy, 63. Liège (Belgique). 2,115

Joseph Zwaller, boulevard Tivoli, Dijon, échange tous pays. Réponse sûre. Collection 6 volumes à vendre. 2,115 bis.

Debmar Phipps, 27, avenue Rapp, Paris, échange cartes avec tous pays, principalement Pyrénées, Angleterre, Autriche, Italie, Suisse, enverrait actualités, vues, musées, etc., réponse assurée, annonce valable. 2,106

SOMMAIRE

du Numéro du 15 janvier 1903

- | | |
|---|------------------|
| L'épreuve du gant. — Chez les indiens Tupis . . . | HENRI RENOU. |
| Une nuit d'angoisse . . . | HENRI RENOU. |
| Le "Globe Trotter" à travers le Monde. Sur les grands chemins du globe . . . | G. D. |
| La plus curieuse église de l'Armée du Salut. — Le prix de la peau humaine. — Télégraphistes facétieux. — L'alligator-boat canadien. | G. T. |
| Le Secret du Volcan. Roman inédit (suite). — Illustrations de LOUIS TINAYRE | ANDRÉ LAURIE. |
| Une chasse aux mustangs. Les rois de la prairie. Nos explorateurs. — Le "Globe Trotter" chez M. David Lévât. | GUY VANDERQUAND. |
| La grotte de Thouzon. | G. D. |
| "Knick-Knack" Club. Roman inédit (suite). — Illustrations de MAHUT. | GABRIEL NOEL. |
| La Conquête de la terre en éphémérides. | E.-A. SPOLL. |
| Les Voyages de nos lecteurs. — Le boucher ambulancier. | A. D. |
| L'Hygiène du voyage. — Hygiène des pieds. | CORA NUROIT. |
| Société pour l'amélioration des races de chiens | Dr BONNEFANT. |
| Curiosités naturelles. — La mouche pêcheuse. — Cheval à barbe. | G. D. |
| Petite Correspondance. | XXX. |
| Nos Concours. — Concours N° 54 (Découpage) (Soixante Prix). — Résultats du CONCOURS N° 49 (Quatre villes dans une addition) | G. T. |
| La leçon d'équitation (Page humoristique). | M. SPHINX. |
| | NICOLSON. |

MAISON ELIAS HOWE
FONDÉE EN 1863

NOUVEAUX CYCLES
New-Hope

NOUVELLES MACHINES À AMÉRICAINES COUDRE
DAVIS

Adresser Commandes à
LOUIS ANDRÉ & C^e

AGENCE GÉNÉRALE
- 101 -
Rue Quincampoix
PARIS

Avec elles pas d'Embu en cousant. Les seules à entraînement vertical, montant et descendant les épaisseurs.
Envoi franco du Catalogue.

TARIF
de la publicité
DANS
Le Globe Trotter

la ligne

4 Insertion 2 fr.
13 Insertions 1^r 75
26 Insertions 1^r 50
52 Insertions 1 fr.

La ligne est mesurée au ignomètre de 7 points.
Les annonces sont reçues au bureau du journal.

MACHINES À ÉCRIRE pour ENFANTS
Pouvant rendre de réels services aux grandes personnes

Exigent cinq minutes seulement d'apprentissage et permettent d'écrire aussi bien qu'avec une grande machine.

PRIX : 9^r 25 A PARIS.
En Province, franco gare contre mandat-poste de 10 francs à **G. MEYER, 54, Rue de Bondy, Paris.**

ECONOMIE garantie 33/0/0
CAFETIÈRE indispensable dans tous les ménages.

TRIPLE FILTRE breveté en porcelaine
Avec ce système on obtient un café bien supérieur à celui fait avec n'importe quelle Cafetière et en mettant 1/3 de Café en moins.

TARIF
Prix en Blanc 2 3 5 7 10 12 16
— en décor Bleu 3 50 4 75 5 50 6 50 8 9 75 11 75

Soul. Concessionnaire : **L. WEISER, 12, Rue Marlet Paris**
Env. contre mandat ou timbres-poste. Pour recevoir franco en France ajouter 1^r 15.

Si **CHEVEUX** sont GRIS
VOS CHEVEUX ou BLANCS
quelle qu'en soit la nuance; en 2 ou 3 jours, ils reprendront leur couleur primitive et naturelle avec l'**EXTRAIT DE HENNE L. ROYER**, produit absolument inoffensif, ne poissant pas, ne tachant ni la peau, ni les vêtements, et ne se lavant qu'à l'eau.

Envoi (en grand n°) 5^r 95; petit n°) 3^r 85. Joindre échantillon cheveux ou indiquer nuance. — SALON POUR APPLICATION.
L. ROYER, 9, Rue St-Lazare, PARIS.

PROJECTIONS MOLTENI
Appareils de construction soignée

COLLECTION CONSIDÉRABLE
de vues sur verre
embrassant toutes les connaissances humaines

Prière d'envoyer cette annonce à
RADIGUET & MAÏOT
44, Rue du Commerce, PARIS
POUR RECEVOIR LE CATALOGUE FRANCO (725)

Appareils et Accessoires
PHOTOGRAPHIQUES

DOM-MARTIN
Ingénieur-Constructeur
51 bis, Bd St-Germain,
PARIS
CATALOGUE GRATUIT

Champagne
MERCIER

PLAQUES
PAPIERS
photographiques

JOUGLA

Publications J. ROUFF & C^{ie}
JULES ROUFF & CASEVITZ
14, Cloître Saint-Honoré, PARIS, 1^{er}

Œuvres complètes
DE
VICTOR HUGO

297 VOLUMES
FRANCO 74^{FR} 25

Chaque volume se vend aussi séparément
Par poste, 10 cent. en sus par volume

Envoi franco à partir de 20 volumes

LE GLOBE TROTTER

Journal Illustré

— VOYAGES, AVENTURES, ACTUALITÉS, ROMANS, EXPLORATIONS, DÉCOUVERTES —

Rédaction & Administration :
CLOITRE SAINT-HONORÉ
PARIS

ABONNEMENTS
FRANCE..... Trois mois, 2 fr. » — Six mois, 3 fr. 75 — Un an, 6 fr. 50
ÉTRANGER .. — 2 fr. 50 — — 4 fr. 50 — 8 fr. »
On s'abonne au Journal et dans tous les Bureaux de Poste.

Le Numéro : 15 centimes.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

UNE NUIT D'ANGOISSE

A quelques mois d'intervalle, être exposé à deux catastrophes, dont une mort terrible semblait la seule issue probable, voilà qui est vraiment rare. — Le héros de ces deux épisodes est pourtant vivant et bien vivant, car c'est de lui-même que nous tenons les deux récits que nous reproduisons, aujourd'hui sous le titre de : "Une Nuit d'Angoisse", et prochainement sous celui de : "En plein Océan sur un ballot de peaux".

A Puerto de Ajo, petite ville de la République Argentine, existe un de ces grands

moyen de la "galéra" voiture publique attelée d'une vingtaine de chevaux, lancés à toute vitesse à travers les solitudes de la pampa.

Arrivé à Dolores on lui apprit que la voiture

de chevaux, au nombre de six, ordinairement. Le voyageur en monte un et les autres suivent, puis, quand sa monture est fatiguée, il la quitte pour une autre, et ainsi de suite. Chaque cheval fatigué se met à l'arrière et continue la route.

Laissons maintenant la parole à M. J. D. :

— J'avais galopé pendant deux heures environ, lorsque je fis la rencontre de *gauchos* qui poussaient des troupeaux devant eux, pour les diriger vers une légère éminence qui se profilait à l'horizon.

L'un de ces bergers m'ayant demandé le but de mon voyage, hocha la tête, et, me désignant le Sud :

— Prenez garde au *pampero*¹, señor, voici



IL N'Y AVAIT AUCUN DOUTE A AVOIR. C'ÉTAIT L'INONDATION DE LA PAMPA TOUT ENTIÈRE.

abattoirs d'animaux, connus sous le nom de *saladeros*. — M. J. D., employé d'une maison d'exportation de Buenos-Aires, devant s'y rendre pour y traiter un achat important, prit le chemin de fer du Sud jusqu'à Dolores, comptant poursuivre sa route depuis cette ville, au

était déjà partie. C'était un retard de huit jours, le service étant hebdomadaire, M. D. ne pouvant retarder son voyage résolut de le continuer quand même, mais à cheval.

Vu la distance à parcourir il s'arrangea pour louer une *tropilla*. La *tropilla* est une troupe

au moment des hautes eaux, une inondation est à craindre; voyez... nous gagnons le plateau avec nos animaux.

— La croyez-vous imminente ?

1. Vent violent qui souffle de la région du Nord.

— *Quien sabe!* (Qui sait!)

L'avis de cet homme m'inquiéta, mais, ma mission étant pressée, je résolus d'aller de l'avant.

Sans insister, le gauchon hausse les épaules et rejoint ses compagnons, comme quelqu'un pour qui, après tout, la vie d'un être humain est peu de chose.

Une heure après l'avoire quitté, et comme j'enfourchais mon deuxième cheval, un vent violent s'élevait sur la masse verdâtre de la pampa et, peu après, je m'aperçus qu'un clapotement significatif, que les sabots de ma monture trempaient dans le gazon humide.

Un instant j'eus l'idée de retourner en arrière, puis, pensant à l'espace déjà parcouru, je pressai mon allure en continuant ma route vers le Sud.

Bientôt l'eau qui envahissait insensiblement la plaine atteignit les genoux de mon cheval. Ses compagnons avaient renoncé à suivre; ils s'étaient retournés affolés dans la direction du Nord.

Il n'y avait aucun doute à avoir; c'était l'inondation de la pampa tout entière.

D'après mes renseignements je devais ren-

contrer bientôt une estancia construite sur une de ces collines peu élevées qui sont comme des oasis dans le désert de verdure. Mieux valait continuer.

Mais bientôt, l'eau montant toujours, je perdis tout espoir. Mon malheureux cheval n'avancait plus qu'avec de prodigieux efforts. Dans cet instant suprême, jetant un regard désespéré à l'horizon, j'aperçus une masse noire dominant la plaine; je poussais un cri de joie, car j'avais reconnu un ombù.

L'ombù est un arbre de la grosseur d'un fort châtaignier, qui croît ordinairement solitaire dans la pampa argentine. Peut-être était-ce le salut!

Au moment où j'en atteignis le pied, ma pauvre monture s'en allait, se débattant à la dérive. Saissant les basses branches du tronc, je pus me hisser jusqu'au feuillage supérieur d'où trois mètres environ me séparaient de la plaine liquide.

Pour le moment j'étais à l'abri... mais quelle situation! Je n'étais pas seul sur l'arbre sauveur. En outre d'une infinité d'oiseaux, deux serpents énormes enroulaient leurs anneaux autour des branches, sur les plus

fortes desquelles un jaguar de belle taille avait élu domicile.

Ces hôtes de l'ombù ne pensaient pas, du reste, à mal faire, épouvantés eux-mêmes par le fléau de l'eau.

Mais pendant la nuit qui suivit je fus en butte aux attaques d'une colonie de grosses fourmis qui avaient cherché le même refuge. Ces affreux insectes me firent oublier le danger de mon voisinage et celui de l'inondation.

Au matin, le vent avait cessé, les eaux s'écoulaient lentement, et j'aperçus un grand radeau que faisaient avancer trois hommes qui recueillaient les corps de moutons noyés. Je les appelle à grands cris; ils arrivent au pied de l'ombù et me reçoivent dans un état de faiblesse qui s'explique naturellement.

Ces braves gens appartenaient au personnel de l'estancia que j'espérais rencontrer la veille. Sans se préoccuper de mes étranges compagnons de logement, ils me conduisirent à l'habitation où les soins empressés du propriétaire m'eurent promptement réconforté.

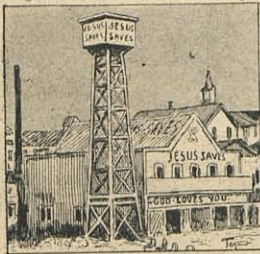
HENRI RENOU.

Le "Globe Trotter" à travers le Monde

La plus curieuse église de l'Armée du Salut en Amérique.

Le temple de Coney Island, sur la côte new-yorkaise, est certainement la plus curieuse église qui existe. La forme du bâtiment que montre exactement notre dessin, est par elle-même suffisamment originale; mais ce qui augmente cette originalité, c'est la proximité d'une tourelle à jour, qui porte à son sommet, sur les quatre faces, les mots: *Jesus saves!*, également reproduits sur les toits. Les lettres qui composent ces mots sont tellement gigantesques qu'on les aperçoit de trois milles en mer. Le soir, on les éclaire à la lumière électrique. Elles constituent ainsi un phare assez puissant.

Ajoutons, à titre documentaire,



LA TOUR-TEMPLE.

que le temple de Coney Island ne perçoit jamais d'argent pour les cérémonies, et qu'on n'y fait pas de quêtes. Il vit seulement des dons volontaires de ses fidèles.

Télégraphistes } facétieux
phonistes }

ÉCONOMIE DE PEINTURE.

On installait récemment à Porto-Novo, un poste de télégraphes et téléphones.

Porto-Novo est, vous le savez certainement, un petit royaume africain de la côte de Guinée, placé en 1863 sous la suzeraineté de la France, et en 1883 sous son protectorat. Il produit surtout de l'huile de palme, et est habité par douze ou quinze mille

1. JÉSUS SAUVE.

individus de la tribu des Nangos. C'est dire suffisamment que les Français qu'on y envoie en qualité de fonctionnaires manquent totalement de distractions, et que la moindre



UN PEINTRE ÉCONOME

plaisanterie doit leur sembler savoureuse.

Les télégraphistes, en arrivant à l'habas, y trouvèrent une belle baraque en bois, toute neuve, mais sans la moindre inscription pouvant indiquer sa destination. L'un d'eux fut chargé de réparer ce oubli, et, comme c'était un fonctionnaire économe, il peignit son enseigne, pour épargner la couleur — et sa peine peut-être — comme nous la voyons ici.

Ses camarades, dans un accès de gaîté compréhensible, ont photographié l'œuvre, et nous ont envoyé une épreuve, d'où nous avons tiré notre dessin.

Si le télégraphiste en question ne devient pas riche un jour, c'est que décidément il n'y a pas de justice.

SUR LES GRANDS CHEMINS DU GLOBE

Les dernières découvertes

Autour du pôle. — Le capitaine Gunn Isachsen vient de dresser la carte provisoire des relevés de la seconde expédition norvégienne du *Fram*. Les importantes découvertes faites par l'expédition nécessiteront le remaniement des cartes des régions arctiques publiées par le service hydrographique des États-Unis sur les vastes espaces de l'Amérique boréale.

Au continent noir. — M. Suverville, qui est actuellement à Bangui, est sur le point de partir pour explorer les sources de la Kotto. Nous apprenons qu'il se propose ensuite d'utiliser le cours de la Boungon pour se rendre à N'Dellé et franchir ainsi la ligne de partage des eaux de l'Oubangui et du Tchad. Il y a là une tentative fort intéressante bien que la région ait été jadis traversée, de Bassa à N'Dellé, par un

membre de la mission Bonnel de Mézières, M. Charles Pierre. Peut-être même quelques-uns de nos lecteurs ont-ils parcouru le récit du voyage de la mission publié par M. Colrat sous le titre « Deux ans chez les Anthropophages et les Sultans du centre africain ».

Le comte de Lesdain, attaché à la légation de France à Pékin, vient de partir pour rejoindre son poste. Il avait obtenu de passer en France quelques semaines pour se remettre des fatigues éprouvées en traversant la Mongolie. Il a pu constater l'état de désolation dans lequel les massacres de 1900 ont plongé cette riche province chinoise. Des villages entiers sont encore en ruines; dans le Houpa, contrée désolée placée à l'altitude de 1500 à 2000 mètres, il a traversé un bourg, autrefois peuplé de 500 habitants, et dont les cadavres, à demi dévorés par les loups, achevaient de se décomposer en plein air. Les froids d'hiver atteignent 30 ou 40°, et l'été qui dure quelques semaines, permet seulement la culture du lin, du chanvre, de l'avoine et du pavot d'opium. En huit jours, sur une charrette traînée au galop par six chevaux, le jeune voyageur put traverser le désert de Gobi et atteindre le Transsibérien. — Ce record difficile lui fait le plus grand honneur.

Le Niger français: C'est ainsi que le capitaine Lenfant, commandant de la flottille du bas Niger définit le grand fleuve africain qui court, sur 2400 kilomètres, entre Sakassi et Koulikoro.

Sa flottille a franchi cinq fois les fameux rapides de Boussa, en tous sens et en toutes saisons. La région hydrographique que creuse le Niger est un vaste plateau, immense table horizontale qui atteint 500 mètres d'altitude à Lokodja pour disparaître à Tombouctou dans l'immense cuvette inondée par le grand fleuve. La mission a pu déposer en territoire français 240 tonnes de matériel, sans perdre un bateau, sans noyer une caisse, réalisant une économie de moitié sur le tarif de la route Dakar, Kayes, Niger, Tombouctou. Elle a donc ouvert la voie du Niger à notre empire africain.

Officiers, diplomates ou explorateurs travaillent sans cesse à agrandir le patrimoine humain.

G. D.

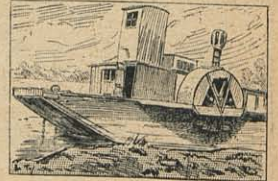
Il « Alligator-Boat » Canadien

SUR LA TERRE ET SUR L'EAU.

Le curieux navire que nous montrons ici est « chez lui » si on peut s'exprimer ainsi, sur la terre et sur l'eau, bien que ses mouvements à sec

soient un peu plus lents que ceux qu'il exécute sur le liquide élément. On le connaît sous le nom d'« alligator-boat », (bateau-alligator), et c'est surtout pour le transport du bois qu'on s'en sert.

Le bateau-alligator est, ainsi qu'on peut le voir, à fond plat et d'un faible tirant d'eau; cependant, il s'échoue souvent sur des bancs de sable. Il lui arrive même de s'aventurer dans des endroits où la rivière est entièrement tarie. Pour parer aux difficultés qui se présentent alors, et poursuivre sa marche en avant, le navire est muni d'une sorte de tambour en acier, mis en action par sa machine. Une ancre est placée en avant, et reliée au tambour par un câble. Le tambour mis en rotation, l'« alligator » se hâle sur ce câble, et roule en même temps sur des cylindres de métal dont son fond plat est muni. Il fait ainsi d'assez longs



« L'ALLIGATOR-BOAT ».

parcours, pour retrouver les flots qui lui ont manqué.

Certains de ces petits navires ont même des roues à aubes spéciales pouvant se prolonger, s'appuyer sur le sol, et aider à la marche en avant.

A NOS ABONNÉS

AVIS IMPORTANT. — Le *Globe Trotter* prie instamment ses abonnés, pour éviter tout retard dans la réception du journal, de bien vouloir renouveler leur abonnement avant son expiration ou de refuser le premier numéro qui leur parviendra après cette expiration. Sauf avis contraire, nous ferons recouvrer par la poste, dans la quinzaine qui suivra, les abonnements non renouvelés en en augmentant le montant d'une somme de 50 centimes pour frais de recouvrement, quelle que soit la durée de l'abonnement.

Les abonnements sont acceptés à partir d'une date quelconque. Nous les faisons remonter à l'époque qu'il plaît à nos abonnés de nous indiquer.

G. T.

MANIOC.org
Orkidé



HALTE-LÀ!... S'ÉCRIA ARMAND, FAISANT SAUTER D'UN BRUSQUE COUP DE CANNE...

Le Secret du Volcan

Roman inédit

Par ANDRÉ LAURIE

Le professeur Pomérol et son préparateur Armand Dasquier ont été envoyés en mission à Java. Ils circulent à bicyclette dans le pays, lorsqu'une légère voiture traînée par des cerfs nains paraît devant eux. Les animaux s'effraient et renversent la voiture, qui portait une jeune fille. Évanouissement, soins empressés. L'intéressante blessée ramène les étrangers chez elle. En chemin, on fait la rencontre de Lupar. Lupar est le contremaître de l'habitation où réside la jeune fille. C'est un individu assez sinistre et dont l'apparition première laisse aux deux Français une assez mauvaise impression. Présentation du capitaine Gruyter, tuteur de la jeune fille, qui meurt subitement après le déjeuner. Les conséquences de cette mort. La jeune fille est obligée de subir les propositions matrimoniales de Lupar. Elles les repousse avec mépris, et l'intendant lui révèle qu'elle est seule, sans argent et sans appui. La jeune fille quitte la maison, et se rend avec les deux Français, sa gouvernante et ses domestiques personnels à Djokjokarta, où elle vend ses bijoux. Puis tous décident de faire en commun la visite du volcan de Bala.

XII (Suite).

— Je serai contente de penser que c'est Fraulein Maarta qui portera mon collier, dit Wilhelmina avec un doux regard. Veuillez le lui dire de ma part en le lui offrant, monsieur Van Brugh.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle Wilhelmina!... Et si vous désirez vous défaire de vos autres bijoux?... Vos turquoises... votre collier de soixante perles égales... votre parure opales et corail rose?...

— Merci. J'attendrai, puisque me voici riche, grâce à vous. J'ai de quoi vivre plusieurs années avec quarante-trois mille florins, j'imagine, ajouta Wilhelmina en contemplant avec respect la liasse de billets de banque que le joaillier venait de compter et que la digne Thistlewaite se hâta de serrer dans le petit sac suspendu à sa ceinture et dont elle ne se séparait jamais en voyage.

— Mon Dieu... hem, hem... Sans doute... C'est une forte somme... Mais il ne faudrait pas croire, comme le disait très justement monsieur, que vous possédiez le Pérou... Enfin!... Je demeure tout à votre disposition... Faites-moi signe, si vous songez à vous défaire du reste de votre écrin... Je le

connais bien, car c'est moi qui l'ai constitué tout entier, je crois!... Le feu capitaine, qui s'y connaissait, m'honorait de toute sa confiance...

— Et lui avait probablement donné pour ce collier au moins le double de ce qu'il vous l'a payé, dit Armand lorsqu'on eut pris congé du marchand, se confondant en saluts et en protestations.

— Oh! vous croyez, monsieur!... s'écria Wilhelmina surprise. Mais, comme dit M. Van Brugh, un bijou porté perd de sa valeur. C'est pour cela qu'il m'en a donné moins, ajouta-t-elle.

— Evidemment, fit Armand en souriant. — Et connaissant la valeur des bijoux qu'il m'avait donnés, mon tuteur savait bien qu'il ne me laissait pas sans ressources, continua la jeune fille. Oh! j'en suis contente!... Cela me faisait tant de peine pour lui qu'il ait eu l'air de me laisser à la misère!... Tandis que du moment qu'il m'a donné de si belles choses, personne ne pourra le blâmer, n'est-ce pas?

— Personne, mademoiselle!... Nous en arriverons à admirer sa générosité, ainsi que la bonne foi de M. Van Brugh!...

On arrivait à l'hôtel; et comme Wilhel-

Prochainement : LA LUTTE CONTRE LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

MANIOC.org
ORKid

mina montait ôter son chapeau, Mrs Thistlewaite se tourna tout d'une pièce vers Armand :

— Cette chère petite est une véritable enfant pour tout ce qui touche aux affaires, monsieur, ainsi que vous avez pu vous en apercevoir, dit-elle en soupirant. Vous pouvez m'en croire, j'ai cependant fait tous mes efforts pour lui inculquer la valeur de l'argent. Mais en dépit de sa vive intelligence, j'y ai absolument perdu mes peines, je le déclare sans détours!...

— Eh! madame, la vie se chargera assez de l'éclairer! Qu'elle connaisse pendant qu'il en est temps l'insouciance, les charmantes illusions de son âge, tous ces sentiments exquis que votre poète Shelley a si heureusement exprimés dans un vers harmonieux; ces : « *Divine feelings that die in youth's brief morn'* »... Ne trouvez-vous pas comme moi qu'ils sont dignes d'envie?

— Aoh!... *Very true!*... soupira sentimentalement Mrs Thistlewaite. Mais je craignais qu'on pût me blâmer...

— On ne peut que vous louer, madame, et l'éducation de votre pupille vous fait le plus grand honneur!...

Souriant de toutes ses longues dents, Mrs Thistlewaite inclina cérémonieusement la tête, et drapant ses épaules anguleuses dans son châle écarlate, se retira à son tour, *quite gratified* par la bonne opinion exprimée par *this very charming and accomplished person*¹, M. Armand Dasquier.

M. Pomérol ne tarda pas à rentrer, et vint tout droit s'asseoir à côté de son compagnon de voyage, en train de griller une cigarette sous la spacieuse véranda de l'hôtel. Toute la physionomie du professeur portait la marque d'une vive agitation.

— Eh bien! mon cher Armand, j'arrive du Consulat. Et je dois vous dire que mes soupçons sont pleinement confirmés!

— Quels soupçons?

— Mon hypothèse, si vous le préférez. J'estime que le digne capitaine Gruyter a tout simplement volé son idée, sinon sa fortune, à mon malheureux ami Guillaume Dutilleul!...

...Voici les faits : Je me suis présenté chez le consul et je lui ai expliqué que j'avais besoin de savoir avec précision si Guillaume Dutilleul ne s'était pas marié en 1882 ici même, avec miss Bella Margaret Simpson, de nationalité anglaise. Le consul a prescrit des recherches immédiates dans ses registres. L'acte de l'état civil a été retrouvé : le mariage est du 5 avril 1882.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a plus. Un des témoins du mariage est le capitaine Gruyter.

— Cela n'a rien d'extraordinaire en soi.

— Extraordinaire, non. Mais ne voyez-vous pas la coïncidence, non seulement *extraordinaire*, elle, mais suspecte?... C'est Guillaume Dutilleul qui a importé dans cette île et acclimaté le calisaya. Cela ne saurait faire pour moi l'ombre d'un doute. J'en ai la preuve dans ces deux lettres que je garde en mon portefeuille, les dernières que j'ai reçues de mon malheureux ami. Il me l'écrit en propres termes, et tout corrobore sa déclaration. D'ailleurs, vous le savez mieux que moi, le fait même d'avoir reconnu les

qualités particulières du calisaya, d'avoir soupçonné qu'il prospérerait à Java, de l'y avoir apporté, n'est pas, ne peut pas être celui d'un ignare capitaine au long cours... C'est le fait d'un savant, d'un botaniste de profession, le fait de Guillaume Dutilleul... Donc, le capitaine Gruyter lui a volé son idée. La preuve, c'est qu'il était en rapports directs avec lui, puisqu'il lui servait de témoin à son mariage!

— C'est, en effet, assez vraisemblable.

— Vraisemblable!... Dites que c'est plus clair que le jour! Mais il y a plus : ce n'est certainement pas pour la gloire que Gruyter a travaillé...



DES SERVITEURS DE BOELABRANA ONT SAISI LE PAUVRE PETIT.

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis à peu près convaincu qu'il a volé sa fortune à Dutilleul en même temps que son idée...

— Cela n'est pas improbable...

— Il n'y a qu'une objection, et par malheur elle est insoluble : quand j'ai touché un mot de ce soupçon le consul m'a arrêté court ; *aucun étranger ne peut obtenir de concession de terres à Java*. Donc Dutilleul n'en avait pas obtenu, et Gruyter n'a pu le spolier que de sa gloire.

— C'est déjà trop.

— Oui, c'est déjà trop... mais je ne me considère pas comme battu, et puisque je tiens désormais ce fil conducteur, je ne le lâcherai pas... Il faudrait avant toutes choses interroger cette sorcière noire, cette Rita...

— En effet, elle doit en savoir long sur les archives de la maison...

Pomérol sonna, et donnant l'ordre qu'on lui envoyât la négresse, il monta chez lui avec Armand, afin de pouvoir procéder à ses investigations sans crainte d'être dérangé.

La vieille Rita ne tarda pas à paraître, de son pas allongé et silencieux ; s'arrêtant sur le seuil de la chambre, elle considéra un moment les deux hommes d'un regard énigmatique, sombre et presque égaré.

Puis, s'avançant, elle vint se poser en face d'eux, immobile comme une statue, les mains croisées sur sa poitrine.

— Amis?... du cap' tan?... articula-t-elle soudain en hollandais, de sa voix gutturale.

— Non! certes!... répliqua Pomérol avec déception.

— Amis... Lupar?... interrogea-t-elle vivement.

— Non!... mille fois non!... répondirent simultanément les deux amis.

— Amis pauvre agneau?... Amis Wilhelmina?... répéta-t-elle en joignant convulsivement les deux mains.

— Les amis les plus dévoués!... qui ne demandent qu'à la servir et à la remettre à la place qui lui appartient, répliqua Pomérol en articulant le plus clairement possible chaque syllabe.

Rita poussa une brève exclamation ; puis ouvrant tout grands ses deux bras, elle se laissa tomber à genoux et frappa le parquet de son front ; s'avancant alors en rampant comme une couleuvre, elle saisit le pied de Pomérol, le baisa et voulut le poser sur sa tête.

— Ah! mais non!... Je vous en prie, ma brave femme!... protesta le professeur en se défendant. Que diable!... Me prend-elle pour une idole?

— C'est sa manière de manifester sa reconnaissance pour vos bonnes intentions à l'égard de sa jeune maîtresse...

— Je le pense bien... Mais... d'antre soit de la folle!... Venez à mon secours, Armand, et tâchez de lui faire dire un mot rationnel, si c'est possible!...

Car la pauvre femme, renonçant, vu la résistance héroïque du professeur, à placer son pied sur son front, avait dû se contenter d'enlacer ses genoux et de couvrir de larmes et de baisers les fortes chaussures et les guêtres de cuir jaune qui le bottaient.

— C'est bon, c'est bon, répétait Pomérol en reculant son fauteuil. Oui, c'est entendu, vous êtes bien aise de savoir des amis à votre chère Wilhelmina... Mais, voyons, ma bonne!... Vous êtes un être humain comme moi, après tout!... Vous avez votre dignité à sauvegarder!...

— Sa dignité paraît être le cadet de ses soucis, fit Armand sans pouvoir s'empêcher de rire de l'assaut impétueux de la vieille et des efforts impuissants du professeur pour lui échapper. Mais procédons par ordre. Rita, comprends-tu le français? ajouta-t-il d'un ton de commandement.

— *Folansé?*... répéta la négresse, se redressant et roulant des yeux blancs. Toi, *Folansé?*

— Oui, nous sommes Français tous les deux.

— Rita pas comprenez... pas parler... *folansé*... mais aimer bien... beaucoup *Folansés*... *baragouina* la pauvre vieille en se jetant vers Armand et en baissant ses pieds à leur tour.

— Ah! bon!... Je ne suis pas fâché qu'elle vous transfère une part de ses attentions, murmura Pomérol en changeant vivement de siège pour se mettre hors d'atteinte. Ouf!... j'en ai chaud!... ajouta-t-il en s'épongeant le front.

— Comprends-tu l'anglais? continua Armand.

— Moi pas comprenez anglais... un petit... pas grand... *balbutia* la négresse.

— Et la langue *kromo*?

— Ah! oui!... moi comprendre!... moi parler! s'écria Rita joyeuse. Seigneur demander, et pauvre esclave répondra. Tout dire!... Tout!... Aimer ceux qui aiment petite colombe!...

— Allons, voilà qui va bien. Au fait, que faut-il lui demander, mon cher ami? reprit Armand.

— Demandez-lui de vous dire tout ce qu'elle sait sur Dutilleul, son mariage et sa mort.

— Dutilleul?... Comment? Vous pensez qu'elle l'a connu? fit Armand surpris et sans remarquer le regard de vive et alerte curiosité qui avait traversé les yeux de la négresse à ce nom.

— Oui, oui; allez toujours! questionnez-la, et veuillez me traduire exactement ses réponses.

— Fort bien. Rita, ce *gentleman*, le protecteur et l'ami de M^{lle} Wilhelmina, voudrait savoir tout ce qui s'est passé au moment du mariage d'un homme qui lui était très cher et que tu as pu connaître autrefois; un Français comme nous, M. Guillaume Dutilleul.

Mais Rita, qui s'était levée, se laissa re-

1. Divins sentiments qui expirent avec la brève aurore de la jeunesse.

2. Très vrai.

3. Enchantée.

4. Cette personne charmante et accomplie.

tomber sur ses genoux, et se couvrant le visage de ses deux mains se mit à sangloter amèrement.

— Est-ce sa mort que tu pleures, ou celle de sa femme ? L'as-tu connue aussi, Rita ? Sans répondre la négresse continuait à sangloter.

— Te souviens-tu de lui ? L'as-tu jamais vu ? reprit le jeune homme, s'armant de patience.

Mais la négresse se redressant soudain, les yeux flamboyants à travers ses larmes, le bras tendu.

— Le jour viendra !... le jour viendra !... Le tigre saisira l'oiseau de proie dans ses griffes... Il l'emportera sur les hauteurs... puis il le laissera retomber... et son crâne vil se brôiera sur les roches du chemin !... Elles seront teintes de son sang !... clama-t-elle, comme en proie au délire.

— Que dit-elle ? interrogea vivement le professeur.

Et lorsqu'Armand lui eut traduit les paroles de la négresse :

— Bon, bon... Tâchez de lui faire dire quelque chose de sensé, voulez-vous ?

— J'aurai du mal, je le crains. Mais nous avons du temps à perdre. Essayons.

Sans se lasser, Armand se remit à poser cent questions à la négresse, précisant les dates, donnant des détails sur la personne et les occupations du savant disparu. Il ne put tirer d'elle que des divagations incompréhensibles, car ces questions semblaient l'avoir violemment agitée, et dans son émotion elle avait abandonnée la langue kromo, déjà suffisamment nébuleuse avec son emphase et ses métaphores, pour retomber dans le dialecte inconnu dont elle s'était servie auprès du lit du capitaine.

— J'y renonce ! fit enfin Armand. Je ne puis faire ni queue ni tête à ce qu'elle me raconte.

— Eh bien ! demandez-lui un peu ce qu'elle sait de Lupar !

Mais la négresse n'eut pas plutôt saisi ce nom dans la phrase française de Pomérol qu'elle poussa un cri de rage, et avec des gestes de démente, commença à débâter follement dans sa langue mystérieuse. A ses hurlements, à ses trépignements, aux yeux flamboyants qu'elle roulait, on pouvait juger qu'elle adressait un torrent d'injures au lascar. Sa fureur semblait presque une crise épileptique.

— Le sujet ne paraît pas heureusement choisi, fit enfin Armand. Je crains même que son exaltation ne lui soit préjudiciable. Pauvre créature ! dans quel état elle est !... Qui sait si sa folie a eu pour cause quelque scélératesse de ce misérable !...

— C'est à craindre. Il est probable que si on pouvait savoir au juste tout ce que ces deux acolytes — le feu capitaine et le lascar, — ont tramé ensemble, on obtiendrait un record peu édifiant... Mais voyons, cher ami, tâchez de détourner le cours de ses idées en la questionnant au sujet du parchemin que ces dames m'ont remis en route, et qui leur vient d'elle, paraît-il.

— En effet ! Ce document présente donc quelque intérêt ?

— Quelque intérêt ?... Oui ; un intérêt des plus vifs ; pour moi, du moins.

— Que dois-je lui demander à ce sujet ?

— Demandez-lui comment elle l'a eu, pourquoi elle l'a caché si longtemps, et quelles raisons l'ont décidée à le donner à Wilhelmina la nuit dernière.

A peine Armand eut-il transmis ces questions à la négresse que sa fureur se changea en un abattement, une contrition vraiment pitoyables. Versant des torrents de larmes, elle se mit à se disculper vivement, paraissant vouloir prouver quelque chose, expliquer quelque circonstance qui lui semblait de nature à la laver du soupçon qu'elle croyait sentir planer sur elle. Mais comme elle usait toujours de son langage occulte, il fut impossible à Armand d'interpréter ses paroles, ses gestes seuls et sa physio-

nomie lui firent comprendre, ainsi qu'au professeur, l'ordre d'idées et de sentiments dans lequel cette nouvelle série de questions l'avait plongée.

— Allons, inutile d'insister davantage ! fit enfin le professeur découragé. Nous ne tirens rien d'elle, évidemment... C'est bien, ma bonne femme ; merci ; nous n'avons plus besoin de vous ; au revoir !...

Tout en prononçant ces paroles le professeur se retranchait prudemment derrière une table afin d'éviter de nouvelles démonstrations de la négresse, au cas où elle serait tentée de les recommencer. Mais dès qu'elle eut compris que l'audience était levée, elle se tut, et s'inclinant avec une certaine dignité, elle croisa de nouveau ses mains sur sa poitrine et sortit à reculons, en fixant jusqu'au bout sur le professeur le même regard sombre et énigmatique dont elle l'avait gratifié au début.

— Curieux pays ! fit Armand après un silence lorsqu'ils furent seuls. Dans quel étrange *imbroglio* sommes-nous tombés ?... Vraiment, si cette pauvre jeune fille n'avait pas pour la protéger cette excellente Mrs Thistlewaite, la parfaite image du bon sens et de la *respectability*, son sort serait digne de pitié... Je me demande si on peut laisser cette malheureuse négresse libre de la suivre en tout lieu, comme elle en a manifesté l'intention ? N'est-ce pas dangereux ? Ne vous paraît-il pas qu'un asile d'aliénés lui conviendrait beaucoup mieux que le Palace-Hôtel ?



DEUX ANGLAIS SPORTIFS
OUVRENT, INCONTINENT, UN PAR.

— Qui ? Rita ?... dangereuse pour Wilhelmina ?... Débarrassez-vous de cette crainte, mon cher !... Si Lupar venait à tomber dans les mains de cette noire Némésis, je ne dis pas !... Mais notre petite amie n'a rien à redouter d'elle, j'en suis persuadé !

— Sait-on jamais, avec une folle ?...

— Hé !... folle !... folle !... C'est bientôt dit !... Pas si folle que ça, allez... Ou du moins, en admettant qu'elle le soit, « il y a de la méthode dans sa folie », comme dit votre poète favori.

— N'empêche que tous les amis de M^{lle} Wilhelmina doivent lui souhaiter d'être dé-

barrassée de cette encombrante compagne, murmura Armand, soucieux.

XIII

LE SEIGNEUR LUPAR.

L'heure du départ arrivait. Mrs Thistlewaite s'était procuré en ville, sur les indications de M. Pomérol, les vêtements propres à l'excursion. Wilhelmina parut tout à fait à son avantage, dans sa jupe étroite et courtes bottines à talons plats, sa taille svelte serrée dans une haute ceinture à boucles et anneaux d'acier, un léger casque colonial posé sur ses beaux cheveux. Plus anguleuse que jamais sous son attirail sportif, Mrs Thistlewaite suivait, débarrassée pour une fois de ses chaînes et des bracelets. Chaque voyageur est muni d'un alpenstock, et une ample provision de piolets, cordages et lanternes remplit le caisson de la voiture, attelée de quatre robustes chevaux, qui attend devant le perron de l'hôtel. Une seconde voiture contenait les bagages, Rita et les quelques serviteurs jugés indispensables et loués pour la circonstance s'aligne derrière la première. Le guide, métis à la face plate et rusé, le haut du corps vêtu à l'euro-péenne d'un veston et d'une chemise empestée, coiffé d'un « melon » de feutre noir qui jure avec son épais chignon, les jambes serrées dans un pagne de cotonnade aux couleurs vives, de larges anneaux d'argent cliquant aux chevilles, attend, debout près de la portière. Les deux dames s'installent, et Hâass, sans en être prié, saute dans la capote et s'accroupit derrière Wilhelmina. M. Pomérol et Armand prennent place à leur tour ; le guide, escaladant le siège, s'assied à côté du cocher et donne à haute voix la direction à prendre : « Au volcan de Bala par la route de la Corniche ».

Il est entendu non seulement du *manager* et du personnel de l'hôtel, rangés sous le péristyle, mais de la plupart des voyageurs, car le bruit s'est répandu que deux dames vont tenter une expédition réputée dangereuse, et on est venu en nombre assister au départ.

Le cocher enveloppe son attelage d'un coup de fouet retentissant et le véhicule s'ébranle. Mais au même instant surgit Lupar, « correct » en ses habits du bon faiseur, haut cravaté, ganté, parfumé, soigné, un « Panama » de prix ombrageant sa face sinistre.

D'un geste impérieux de la main il fait signe au cocher d'arrêter, et gravissant les degrés du perron, il s'adresse au *manager* surpris.

— Je m'oppose au départ de ces personnes, qui emportent indément des choses qui m'appartiennent ! prononce-t-il d'une voix haute et distincte.

Une flamme d'indignation monte aux joues de Wilhelmina :

— Partons, cher monsieur, de grâce ! s'écrie-t-elle.

Mais Pomérol, assez tenté de suivre cet avis, juge cependant, devant l'attitude étonnée des assistants, qu'il vaut mieux vider l'incident.

— Un instant, chère enfant ! Ce ne sera pas long... Quelles sont, ajouta-t-il froidement en s'adressant à Lupar, les choses qui vous appartiennent et que nous avons prises, selon vous ?

— Il y en a quatre, répond non moins froidement le Malais : 1° la négresse Rita, qui est mon esclave comme tous ceux qui appartiennent à mon ami défunt, le capitaine Gruyter ; 2° l'enfant javanais Hâas, qui est dans les mêmes conditions ; 3° et 4° les animaux rares, tigre et paon blanc, qui sont ma propriété au même titre.

(A suivre.)

Une chasse aux Mustangs

LES ROIS DE LA PRAIRIE

Les véritables rois de la Prairie, aux Etats-Unis, sont les ranchmen, c'est-à-dire les grands propriétaires de bœufs et de chevaux et les cow-boys. L'un des épisodes les plus mouvementés de l'existence pourtant si rude de ces hommes est la chasse — le rassemblement — des chevaux sauvages dans la prairie. L'auteur de cet article, qui a assisté à plusieurs de ces chasses, véritables corridas, nous en a donné un récit fidèle, dont la documentation est complétée par des photographies d'après nature.

Ce matin-là, mon ami Gus Grisy, le plus célèbre ranchman du Far-West, avait décidé d'organiser un *round-up* (rassemblement) de ses troupeaux de mustangs disséminés dans la prairie. La veille, on avait construit le *corral*, sorte d'enceinte en forme d'ellipse établie aux environs de la *creek*, pièce d'eau où les chevaux avaient coutume de s'abreuver. De chaque côté de la route que suivaient habituellement les animaux pour se rendre à l'abreuvoir on avait planté des troncs d'arbres, solidement enfoncés en terre et reliés entre eux au moyen de courroies.



LA « CAVALLADA » SE PRÉCIPITA EN AVANT AVEC L'IMPÉTUOSITÉ D'UN TORRENT DÉBORDÉ.

Dans le prochain numéro : **UN VOYAGE AU PAYS DES SANTHALIS**

A l'extrémité du corral se trouve ce qu'on appelle *shoot*, sorte de passage plus étroit qu'on peut fermer assez rapidement au moyen de longues et solides traverses en bois qui unissent l'un à l'autre les deux côtés de chaque palissade.

La troupe des cow-boys était partie au petit jour pour opérer les battues qui devaient forcer le gibier à se rabattre sur le corral.

Vers une heure de l'après-midi, on entendit tout à coup dans le lointain les clameurs des cow-boys. Elles se rapprochèrent peu à peu, et bientôt le bois tout entier s'emplit d'un bruit, d'un grondement semblable à celui du tonnerre. La *cavallada* arrivait à fond de train en brisant tout sur son passage. Des hennissements furieux déchiraient de temps en temps les airs, on entendait aussi de loin le bruit que faisaient les arbustes écrasés, les branches brisées et le sol martelé par le sabot furieux des *mustangs*.

Bientôt, la *cavallada* se trouva dans l'avenue encaissée qui conduisait au corral. C'était le moment décisif. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec une sorte de répugnance. Ils semblaient flaire le piège.

A la vue des cow-boys restés à la ferme, les sauvages et nobles bêtes reprirent leur course; mais en arrivant à cent pas du corral, les étalons qui marchaient en tête levèrent en l'air leurs naseaux fumants, dressèrent leurs oreilles inquiètes et s'arrêtèrent.

Evidemment les intelligents animaux sentaient la présence de l'homme et se disposaient à faire volte-face. Aussitôt les cow-boys s'élançèrent vers eux, en faisant claquer leur fouet et en poussant des cris furieux.

La *cavallada* se précipita en avant avec l'impétuosité d'un torrent débordé. Une minute après elle entra tout entière dans le corral. Avec la rapidité de l'éclair les cow-boys postés à chaque extrémité ferment les barrières des *shoots*. Il y avait là trente à quarante chevaux qui hennissaient, criaient, bondissaient, mordaient la palissade, la frappaient du pied, renâclaient, se cabraient, se mordaient entre eux et se livraient à d'incroyables transports de fureur et de rage. Quelques-uns essayèrent de franchir l'enceinte du corral; mais quelle que fut la puissance de leur élan désespéré, ils retombèrent dans le corral sans avoir pu franchir la palissade, qui s'élevait à neuf ou dix pieds de terre.

Maintenant ils s'agissaient de se rendre maître des farouches animaux ou plutôt de ceux qu'on aurait choisis pour les *break in* (dompter) immédiatement. Quant aux autres, on devait les laisser dompter à demi par la faim et par le manque de sommeil. Une fois affaiblis, la tâche serait plus facile.

Un groupe de cow-boys choisis parmi les plus adroits et les meilleurs cavaliers s'avancèrent et presque en même temps, les terribles *lassos* s'enroulèrent autour des

jambes des chevaux; ils avaient été lancés avec une adresse prodigieuse. Aussitôt qu'on tenait un captif, on lui jetait sur les yeux une épaisse couverture et on le faisait sortir du corral.

Il restait alors immobile et tremblait de tous ses membres. On lui mettait sur le dos la lourde selle mexicaine avec son pommeau élevé. Puis on lui nouait autour des naseaux le *bozal* (sorte de caveçon en crin) qui devait servir en même temps de bride.

Six cavaliers dont faisait partie Gus Grisy se mirent en selle. Furieux de sentir leurs reins comprimés par le poids de la selle et du cavalier, irrités par le frolement des étriers, par les morsures de l'épéron et par l'étreinte du bozal, les chevaux, avec la rapidité de la foudre, prirent leur course vers la forêt en faisant des bonds prodigieux.

Deux mustangs étaient restés sur place, hennissant, renâclant, ruant et se cabrant tour à tour. Tantôt ils cherchaient à heurter contre un arbre leur cavalier qui les en détournait avec l'aide du caveçon et de l'épéron; tantôt ils donnaient d'effrayants coups de reins qui faisaient plier comme des roseaux le corps souple et vigoureux du dompteur.

Presque tous essayaient de mordre les jambes de leurs cavaliers qui ripostaient par de formidables coups de leurs lourds étriers et les attaquaient ensuite de leurs énormes épérons.

Celui que Grisy s'était réservé, le plus beau mais le plus féroce de toute la bande, se roula à terre en poussant de véritables

rugissements de rage impuissante. Debout maintenant près de l'animal furieux, dont il tenait toujours le bozal, Grisy attendait que le mustang se relevât. A peine le cheval s'était-il replacé sur ses jambes nerveuses et pliait-il les jarrets pour prendre son élan que le ranchman se retrouvait de nouveau en selle.

A la fin cependant le mustang meurtri par la *quoit* (cravache) prit le parti de suivre ses sauvages compagnons. Il fit cinq ou six bonds accompagnés chacun d'une ruade épouvantable et se lança à fond de train vers la forêt.

A trois heures de l'après-midi les cavaliers revenaient sains et saufs mais dans un état lamentable, couverts de sueur et les vêtements en pièces.

Quant aux mustangs ils étaient devenus pour toujours animaux domestiques.

Le spectacle que nous venons de décrire est certainement l'un des plus nobles et des plus émouvants qui se puissent voir.

GUY VANDERQUAND.

CHEZ LES INDIENS TUPIS

L'Épreuve du Gant

(Voir notre couverture)

Dans la vaste région de l'Amérique du Sud qui s'étend au nord-est du Brésil sur une superficie de plus de 5 millions et demi de kilomètres carrés, et qui n'appartient jusqu'ici à personne, vivent encore aujourd'hui, à l'état sauvage, les Indiens Tupis, dont les tribus occupent cet immense espace et n'entrent que très rarement en contact avec la civilisation moderne. Aussi leurs mœurs sont-elles restées toutes primitives. Lorsque par hasard des Brésiliens pénètrent chez ces indigènes, ceux-ci s'empressent de se réfugier dans leurs forêts vierges où nul n'oserait les suivre et où ils sont tout à fait sûrs de ne pas être inquiétés. Au nombre d'environ un millier épars en groupes très multiples, ils se livrent à la chasse, leur seul moyen d'existence. Leur costume est réduit pour les deux sexes à la plus sommaire simplicité. Ils ont en général le caractère très doux, comme le prouvent leurs coutumes qui ne ressemblent en rien à celles des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. Les explorateurs, assez rares d'ailleurs, qui les ont visités, en parlent comme d'une race inoffensive, n'ayant pas d'instincts de férocité; on trouve cependant dans certaines de leurs tribus, comme les Manducroes, par exemple, des instruments de torture, peu redoutables, à la vérité, mais dénotant le plaisir de faire souffrir leurs victimes. Telle est l'*épreuve du gant*, à laquelle sont soumis tous ceux qui veulent acquérir le droit de cité, et, grâce à ce privilège, être admis au rang des guerriers ou des chefs.

Le gant dont il s'agit est fait de deux morceaux d'écorce d'arbre, qui rapprochés et cimentés avec de la boue, forment un cylindre dont on bouche l'une des ouvertures. On le remplit de fourmis ou d'autres insectes terribles par leurs piqûres. Le jeune Manducroce doit enfermer ses deux mains jusqu'au dessus du poignet dans le gant. S'il se refuse à l'épreuve il ne pourra jamais porter la massue ou la lance; à la seule toute sa vie un objet de mépris et aucune femme de sa tribu ou des autres groupes Tupis ne voudra l'épouser; car il passera pour un lâche et sa réputation de couardise se répandra dans toute l'Amazonie. Aussi n'y a-t-il point d'exemple de résistance. Le patient doit faire le tour du village en dansant et en chantant devant chaque habitation. Il lui est interdit de pousser un seul cri de douleur.

Toute la tribu l'escorte. Il se met bravement en route, car au début, les insectes semblent plutôt disposés à ne pas le piquer, sans doute parce qu'ils commencent par se faire la guerre les uns aux autres. Comptant sur son courage, il s'avance d'un pas délibéré, au son du tam-tam; toutefois au bout de quelque temps ses mains emprisonnées s'échauffent et invitent ses ennemis à faire usage de leurs pincettes et de leurs mandibles. Il sent leurs premières morsures, mais aucune contraction de ses bras, aucune expression de son visage ne traduit ce qu'il éprouve. Graduellement sa douleur devient vive et de plus en plus intense; il se garde bien de la révéler par un serrement des lèvres, par un geste d'impatience, car tous les yeux sont fixés sur lui, surtout ceux de son père, de sa mère, de la jeune Indienne dont il s'est promis de faire sa femme. Il sait que tous l'accablent d'outrages s'il témoignait du moindre manque d'endurance. Ah! s'il pouvait fermer la main, rapprocher ses doigts pour écraser ses tourmenteurs qui se transformant peu à peu en intolérables bourreaux! Hélas! il lui est impossible de s'adonner à ce massacre qui le délivrerait;

NOS GRANDS EXPLORATEURS

Le "Globe Trotter" chez M. David LEVAT

ses deux mains sont prises comme dans un étau, il ne peut remuer une seule de ses jointures. Et il lui est tout aussi difficile de se soulager en frappant violemment le gant sur ses genoux, car ce serait une démonstration de sensibilité, qui ne lui vaudrait que le déshonneur.

Il poursuit donc son chemin, mais plus il va, plus les piqûres augmentent. Le village est grand, les habitations sont espacées, et celle du chef où doit cesser l'épreuve se trouve bien loin, bien loin.

Le soleil qui darde sur ses membres nus ajoute une autre cruauté à celle des insectes. Bientôt les pauvres mains du jeune Mandrucore sont dans un état pitoyable, car plus d'une piqûre qui lui est ainsi infligée est venimeuse, et la pâleur de son visage, la fixité de son regard attestent que le poison circule dans ses veines; pourtant il s'abstient de tout murmure. L'escorte qui l'environne l'excite en criant, et les tam-tams redoublent leur bruit. Ainsi, de demeure en demeure, il se laisse conduire. Un moment arrive où il est en quelque sorte inconscient de ce qui se passe autour de lui, mettant un pied devant l'autre comme un homme ivre.

Enfin voici l'habitation du chef, qui, debout à l'entrée, fait signe aux musiciens et à la foule de suspendre leur vacarme.

— Assez, dit une voix, la seule qui ait le droit de commander.

Alors la mère du jeune Indien s'approche de lui et d'un mouvement brusque lui arrache le gant de l'épreuve.

Le Mandrucore lève fièrement la tête.

Il n'est plus un de ceux à qui l'on refuse la massue, la lance ou les autres armes avec lesquelles on attaque ou se défend.

La tribu le respectera maintenant, car il s'appelle homme et l'Indienne qu'il a choisie l'acceptera avec orgueil.

H. RENOU.

N. D. L. R. — L'usage qui consiste à éprouver la valeur, le courage des jeunes hommes avant de les admettre au rang des guerriers n'appartient pas aux seuls Indiens Tupis, et le trait de mœurs rapporté ci-dessus par M. Henri Renou nous remet en mémoire la torture volontaire qui était en usage chez les Comanches et les Pieds-Noirs alors que ces tribus n'avaient pas encore été décimées et chassées vers le Nord de l'Amérique.

La cérémonie avait beaucoup d'analogie, quant au but, avec celle qui vient d'être décrite. Les procédés, seuls, changeaient. Au lieu d'enfermer ses mains dans des gantelets contenant des insectes venimeux, le patient se faisait attacher au poteau de torture, et subissait, riant et chantant, tout ce que l'imagination des femmes et des enfants pouvait inventer pour le faire souffrir. Il y avait d'ailleurs grand mérite, car la cruauté est l'état normal de ces âmes primitives, et s'il y gagnait le titre d'homme et de guerrier, on a vu des cas où la mort seule était la récompense de son stoïcisme.

La souffrance volontaire dans le but d'augmenter en dignité ou en pouvoir est ainsi observée souvent chez les peuples primitifs.

Et ce n'est qu'à mesure de leurs progrès vers la civilisation qu'on voit l'appréciation des qualités morales prendre peu à peu le pas sur celle des qualités physiques, qui ont séduit les hommes pendant leur enfance sociale.

D'ailleurs, chez les nations policées elles-mêmes, l'admiration du *muscle* n'est pas tout à fait éteinte, et les hauts faits d'un lutteur célèbre, ou d'un athlète fameux, attirent la foule avec plus de sûreté que l'œuvre intellectuelle de valeur.



De la Sibérie au Pamir, des monts Altai à l'Australie, de Guyane en Papouasie, M. David Levat a couru le monde. Non point, le plus souvent, à la recherche des sites rares ou des beautés naturelles encore inédites, mais fouillant le sol des pays inexploités, en quête de charbon ou d'or, voyant tout, comprenant tout, disant à son retour, à la Société de géographie ou dans les revues spéciales, ses découvertes géographiques ou économiques. Tel est l'homme, explorateur et géographe, ingénieur et économiste, que nous avons projeté de faire mieux connaître à nos lecteurs, et qui veut bien leur communiquer ses souvenirs et ses photographies.

Ce qu'on fait en Guyane.

M. David Levat, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur civil des mines, a passé, depuis trois ans, dix-huit mois à la Guyane. Et si l'on en juge par son aspect, la réputation de pays malsain faite dès longtemps à une de nos plus belles colonies est notablement exagérée.

Donc, par trois fois, l'ingénieur, débarqué à Cayenne, est remonté vers l'intérieur à travers les sombres forêts qui couvrent la totalité de cette possession, grande comme le tiers de la France. Chargé de mission par le gouvernement, il a reconnu les placers, préconisé leur exploitation, dressé les plans du chemin de fer qui bientôt sillonnera les terres hautes. Il s'explique de tout cela avec une franchise toute ronde et sympathique.

« Quand je suis parti en mission, en juin 1897, il s'agissait de voir les mines d'or du contesté franco-brésilien. Vous savez que de-

liant la côte aux placers de l'Inini, pour permettre une exploitation méthodique. Mais la plupart des membres du Conseil général n'étant jamais sortis de la colonie n'avaient point vu de locomotives. Et c'est un cinématographe, dont les séances eurent d'ailleurs le plus vif succès, qui me permit de les persuader.

Ce chemin de fer atteindra les gisements situés à deux cents kilomètres de la mer. Son exploitation sera fructueuse. Songez qu'un pâtissier de Cayenne, monté en forêt en avril 1901, est redescendu en juillet, c'est-à-dire trois mois après, avec 280 000 francs d'or!

À l'heure actuelle, la population comprend 32 000 personnes civiles libres, à peu près toutes nées dans le pays. Il n'y a sur ce chiffre que 5 ou 600 blancs. Les autres sont plus ou moins teintés de noir et on retrouve aisément parmi eux le type des Oulofs ou des Congolais. Mais l'esclavage est supprimé depuis deux générations; tout le monde sait lire et écrire, et la valeur de cette population est réelle.

En racontant l'un de mes voyages, je vous donnerai un aperçu de tous les voyages similaires effectués dans l'intérieur du pays.



M. DAVID LEVAT.

Pour aller chercher de l'or.

Je suis, comme tout le monde, parti de Cayenne, en commençant par faire une navigation dans les marigots.

Nous sommes arrivés ainsi, en naviguant sur ces nappes d'eau où la marée se fait sentir et qu'on appelle dans le pays les pri-pri, jusqu'à 40 kilomètres de la côte. On circule, bien entendu, en canot, car c'est seulement sur le Maroni que peuvent passer les chaloupes à vapeur.



ON CONSTRUIT UN DÉBARCADÈRE ET ON INSTALLE SA PROSPECTION.



UN MARIGOT.

puis lors, l'arbitrage les a enlevées à la France. Mais je m'aperçus que tout le pays était intéressant, qu'il contenait des placers plus riches encore que ceux que j'avais visités en Australie ou en Nouvelle-Calédonie.

Déjà, l'or faisait vivre tout le monde, la vie était très chère, indice profond de prospérité. Je résolus de construire un chemin de fer re-

Puis, commence la partie pittoresque du voyage. Il faut passer des sauts, car la direction générale des montagnes est perpendiculaire à celle des rivières, et on franchit les sauts, soit en remorquant l'embarcation avec une corde, soit en la faisant passer sur la terre ferme.

Le soir, on couche sous des carbet, baraques qu'on peut élever en une heure en construisant

un toit de feuilles de palétuvier, et, avant de dormir, on dine de gibier et de conserves. Ce régime alimentaire est d'ailleurs celui de la plupart des habitants de la colonie. Il y a peu ou pas de cultures, toutes les énergies étant tournées vers la conquête de l'or, en sorte qu'une botte de radis achetée à Cayenne vaut deux francs, un litre de lait, deux francs, un chou, cinq francs. Si le poisson s'y trouve à meilleur compte c'est grâce à l'industrie des condamnés annamites.

Quand on a dépassé les sauts, on continue à remonter dans la forêt sur un petit canot. Puis, arrivé à l'endroit qu'on se propose de fouiller, on construit un débarcadère et on installe sa prospection.

Pour relier l'exploitation au débarcadère, on trace un petit chemin avec des carbelts tous les huit ou dix kilomètres. Il y a là un travail sérieux, car la végétation est intense, formée des essences les plus précieuses, et si on ne peut les exploiter, c'est que les moyens de transport manquent encore.

Enfin, pour exploiter les gisements, on emploie généralement des dragues. Quand elles doivent travailler sur un sol dépourvu d'eau on l'inonde préalablement, en utilisant les cours d'eau, ou les eaux toujours proches du sous-sol. Et pour les actionner, on brûle l'ébène et l'acajou de la forêt.

Mais, vous attendez évidemment que je vous conte quelque aventure de ma route.

Histoires de serpents.

Dans toute la contrée, les serpents foisonnent, boas d'une taille gigantesque ou serpents à sonnettes dont la morsure est redoutable.

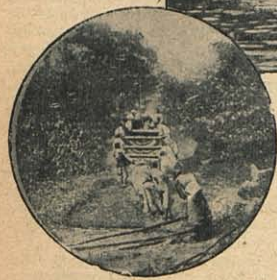
En montant vers l'or, j'ai eu l'occasion de tuer deux de ces reptiles.

Comme nous campions au bord d'une rivière, les nègres poussent tout à coup de grands cris : « Sépent, sépent ». — Vous savez, en effet, que les nègres prononcent difficilement les « r », et ceux de la Guyane, plus ou moins mélangés de sang blanc ou indien, ne font pas exception à la règle.

Puis ils se sauvent à toutes jambes, tandis qu'un fort remous agitait, là-bas, les ondes de la rivière.



L'HEURE DU BAIN.



A TRAVERS LA FORÊT.

Soudain, le reptile qui se livrait ainsi à des exercices natatoires, débarque sur la rive, et, d'un seul élan, atterrissant un arbre qui se trouvait fort près de moi, s'y enroule, y grimpe, et se balance mollement au-dessus de ma tête. Cette série d'opérations m'avait laissé le temps d'aller quérir mon fusil. Il ne me restait plus qu'à loger une balle dans la tête du serpent, ce qui fut fait. Le monstre avait huit mètres de long.

Quelques jours après, j'ai rencontré un grage, c'est-à-dire un serpent à sonnettes alors que, mon machete à la main, je débroussaillais avec ardeur. J'ai pu le tuer avec une arme de prospection avant qu'il ne me piquât.

Mais le reptile qui m'a incontestablement paru le plus dangereux est le grage dont j'ai fait la rencontre sur un pont, en traversant une des rivières du parcours.

Un pont, dans ces pays, c'est un tronc d'arbre jeté sur la rivière et sur lequel il faut se livrer à de véritables exercices d'équilibre pour ne pas tomber à l'eau.

J'avais donc assez péniblement quand, tout à coup, un serpent sort d'une fente du bois, presque sous mes pieds.

— Nous voilà tous deux bien embarrassés. — Impossible de le toucher sans tomber à l'eau; reculer était pire. Il n'avait pas non plus beaucoup de place pour battre en retraite. Alors nous avons continué à avancer l'un vers l'autre.

Au moment où il m'atteignait, il m'a tiré d'embarras en sautant à l'eau. En somme, c'est lui qui a « cané » le premier.

Idylle d'amour et de carnage.

D'autres rencontres laissent un souvenir infiniment pittoresque.

Un dimanche, assis sur le bord d'une rivière, j'apprêtais tranquillement mon chocolat.

Tout à coup, de l'autre côté de la rivière se fait entendre le cri du macaque. Mon batelier nègre me dit « Mouché, vo qué volé tué ça macaque-là? » — Je réponds affirmativement.

Alors mon domestique descend au bord de la rivière, et, se comprimant le ventre de deux mains, commence à pousser des cris bizarres. J'ai su depuis que c'étaient des déclarations d'amour qu'il adressait en langue macaque au singe d'en face, qui n'était autre, affirmait-il, qu'une guenon.

Puis, il revient tranquillement et me dit : « Maintenant, vous avez tout le temps de déjeuner ».

J'obtempère sans comprendre, et, une demi-heure après, nous voguons vers le bouquet de palmiers, situé à deux cents mètres, d'où étaient partis les cris. Nous nous arrêtons au pied d'un petit arbre, et, me faisant signe de rester soigneusement dissimulé sous l'épais feuillage, il commence à secouer l'arbre vigoureusement.

A la deuxième ou troisième secousse, la macaque commence à crier : oh oh oh oh oh ! C'était sa manière de manifester une surprise agréable, secouer un arbre équivalant, paraît-il, en langage macaque, à une brûlante déclaration d'amour. Et la guenon descendit de branche en branche vers l'individu qu'elle supposait être un de ses congénères. Hélas ! il n'en était rien, et dès qu'elle fut à portée, je l'abattis.

Cette histoire n'a d'autre mérite que d'être une histoire vraie.

Nous avons fait rôti la pauvrette sur les bords de la Mana. Et j'ai encore au palais le souvenir de sa chair noirâtre, un peu musquée, mais fort bonne et analogue à celle d'un lièvre de notre pays de France.

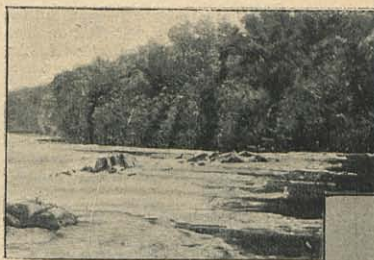
La pêche à l'aimara.

Pour varier le menu, on se livre, chemin faisant, aux plaisirs de la pêche, et notamment de la pêche à l'aimara.

L'aimara est le meilleur poisson d'eau douce.

C'est quelque chose comme un énorme brochet.

Pour le pren-



UN « SAUT » FREQUENT SUR LES RIVIÈRES DE LA GUYANE.



UNE FEMME DE CAYENNE.

dre, on tue un petit oiseau, on le plume, on lui ouvre le ventre de manière à laisser sortir un peu les entrailles, et on le pend, ainsi paré, en un point de la rivière où il y a du courant et peu d'eau, dix centimètres au maximum.

Il n'y a plus qu'à attendre le monstre. Bientôt on le voit s'approcher, et on le tire dès qu'il est bien visible.

Il est avantageux de ne pas attendre qu'il ait commencé à déchieter sa proie — parce que l'oiseau intact sert d'appât pour une nouvelle opération. Les nègres appellent l'aimara le « soupailler ».

Les Indiens Roucouyènes.

Le grand ennui des séjours dans les bois est constitué par les fourmis-chasseurs qui envahissent les carbelts, durant la nuit, en bandes innombrables. Il faut leur céder la place, mais elles rendent alors de grands services, car elles ne s'attaquent qu'aux proies vivantes et nettoient le carbet des scorpions, des mille-pattes et des cafards volants.

On affirme à cet égard des procédés curieux et que je n'ai pu contrôler, de la part des Indiens Roucouyènes qui sauraient le moyen mystérieux d'attirer ces colonies de fourmis vers les endroits qu'ils veulent expurger; on dit qu'ils s'en serviraient à l'occasion comme de véritables auxiliaires domestiques. Mais ces Indiens qui disparaissent d'ailleurs très rapidement, trouvent que les Hollandais les traitent mieux que nous, et viennent bien peu nombreux jusqu'à la côte. Ils habitent dans le haut des fleuves, par petits groupes, vivant de la chasse et de la pêche; on en voit parfois qui descendent à la côte apportant, pour pouvoir s'enivrer, leurs objets d'échange, c'est-à-dire des singes et des perroquets dressés qui sont gravement assis sur le bord des pirogues. A distance, on dirait des îles flottantes.

Ces Indiens, si bien décrits par le docteur Crevaux, proches parents de ceux des Dampas, ont comme eux les yeux bridés, fendus en amande, et la figure plate. Ils vivent à deux cents kilomètres environ dans l'intérieur.

M. David Levat est tout jeune encore, plein de vivacité et d'énergie. Et son effort en Guyane ne fait que commencer. Pourtant la colonie a exporté l'année dernière pour plus de quatre millions d'or.

G. D.

La Grotte de Thouzon

Il m'a paru intéressant de faire connaître aux lecteurs du *Globe Trotter*, une grotte découverte récemment par un effet du hasard et fort curieuse.

En avançant toujours, on arrive à un amoncellement de cristallisations ressemblant à un mausolée très bien sculpté, autour duquel on voit deux grosses stalagmites simulant l'une

dans le fond, un grand ours blanc, un chapeau de clown ; dans une petite excavation, une collection de champignons et deux belles poires.



L'EXPLOSION N'AVAIT PAS TOUCHÉ AUX PREMIÈRES STALACTITES.



LA VOUTE S'ARRONDI EN FORME DE DÔME.

A deux kilomètres de la commune de Thor, sur la ligne d'Avignon à Cavaillon, dans le département de Vaucluse, s'élève, à 110 mètres d'altitude, la colline de Thouzon, couronnée par les ruines d'un château seigneurial.

C'est à la base Est de ce mamelon, qu'en février dernier, en extrayant la pierre qui sert au macadamisage des routes, une explosion de dynamite, qui fit sauter 600 mètres cubes de calcaire urgonien, mit à découvert l'entrée de la grotte. Cette ouverture se livra aussitôt à une sommaire exploration. Chose extraordinaire, l'explosion n'avait, pour ainsi dire, pas touché aux premières stalactites et avait découvert la grotte juste à une de ses extrémités.

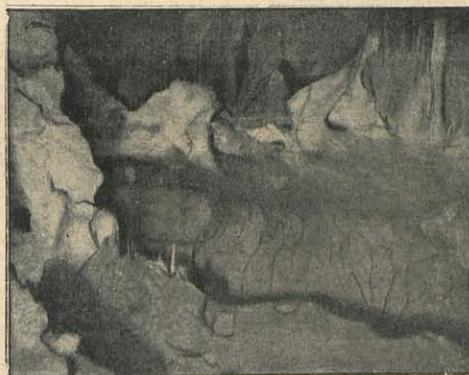
Elle comprend actuellement un couloir d'environ 250 mètres de long et d'une largeur très variable, mais ne gênant aucunement la circulation ; de temps à autre, le couloir s'agrandit et forme une salle. Bref, on eut bientôt compris la richesse naturelle de cette grotte et l'on s'empressa d'en défendre l'entrée par une porte en fer. Dès lors, le propriétaire se mit à veiller avec un soin jaloux au bon entretien de sa petite merveille.

« Je veux, nous dit-il, que tout le monde soit à même de pouvoir contempler la nature telle qu'elle s'est laissée surprendre, et non falsifiée comme on la voit dans beaucoup d'autres endroits. »

Lorsque le propriétaire vous fait l'honneur de vous accompagner, il faut bien compter sur une promenade souterraine d'environ une heure, car aucune curiosité n'est passée sans que votre attention y soit attirée par votre guide.

Mais n'anticipons pas.

Non loin de l'entrée, une agglomération de stalagmites vous donne l'illusion d'une crèche avec un saint Joseph, une vierge et des bergers, et, aux alentours, des concrétions calcaires affectant des formes de statues ou de bustes dans lesquelles on voit, l'imagination aidant, tantôt des chiens savants, tantôt des bonshommes. Un peu plus loin, derrière une rangée de stalactites qui figurent une cage, on croit voir un petit gamin.



LE COULOIR S'AGRANDIT ET FORME UNE SALLE.



DES CONCRÉTIONS CALCAIRES, AFFECTANT LES FORMES LES PLUS BIZARRES.

une femme voilée, l'autre un roi, grâce à un semblant de diadème, placé sur un semblant de tête.

Puis, c'est une bécasse pendue par les pattes :

En continuant, à gauche, voici une grosse vessie suspendue, qui laisse couler de la graisse par une fente ; et, au bas, par une ironie de la nature, une bouteille de champagne.

On vous montre encore une valise, un gros poisson, un cœur, une tortue, un superbe dindon tout plumé, une jolie petite tête d'enfant aux cheveux longs et bouclés, venue, on ne sait comment, au haut d'une grosse stalagmite.... que sais-je encore ?

On arrive bientôt à un véritable décor de théâtre ; de magnifiques concrétions dentelées transparentes, ressemblant à des draperies, tombent des parois et de la voûte.

Derrière, à droite, un gentil bassin entouré de coquillages. Puis, tout à côté, un coq redressé qui semble chanter, et non loin un grand guéridon.

Au-dessus, la voûte s'arrondit en forme de dôme assez élevé. On remarque alors un peu plus loin, un amas de pierres provenant sans nul doute d'un éboulement, et qui laisse supposer que dans un temps plus ou moins éloigné, il existait à cet endroit un aven.

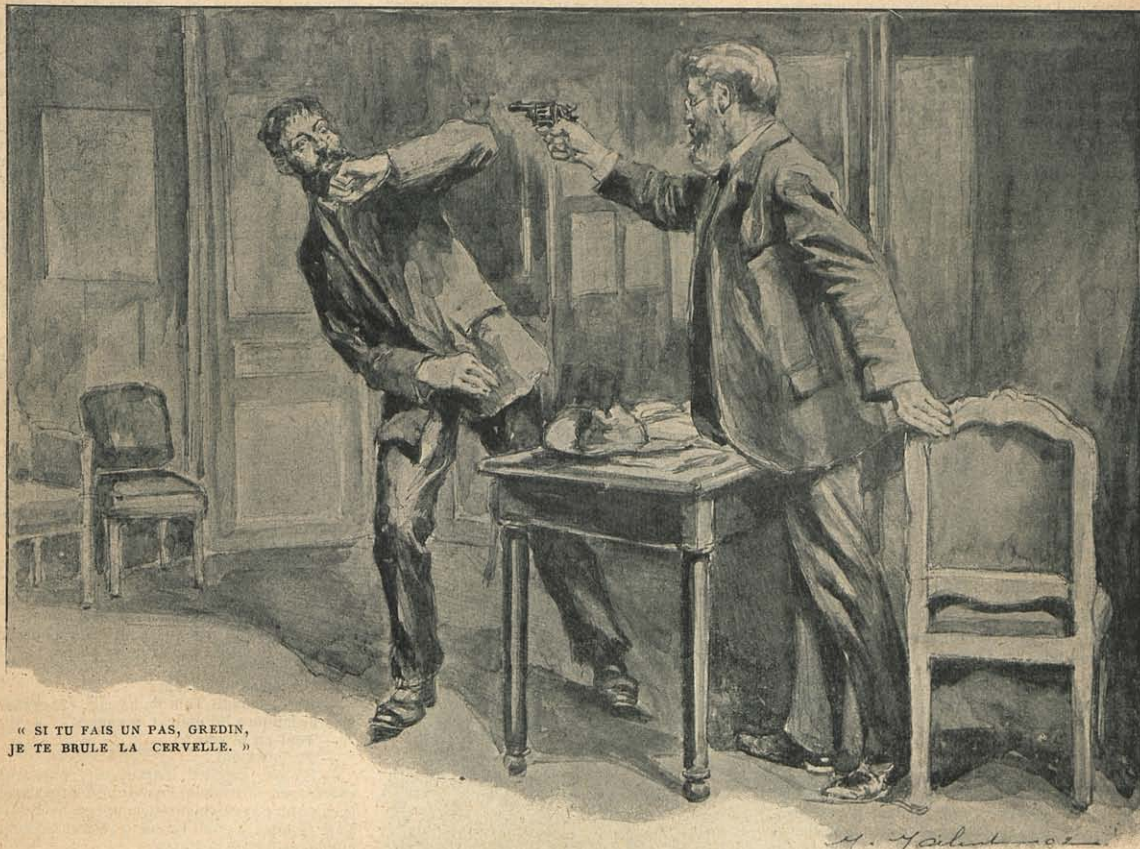
Or, — cette hypothèse admise — rien ne prouve que l'éboulement n'ait pas arrêté le couloir, et en second lieu, plusieurs bouches, surtout dans la paroi de droite, et presque à l'extrémité de la grotte, pourraient, étant agrandies, donner accès à d'autres couloirs.

Ce qui la rend curieuse, c'est la multiplicité, la bizarrerie et les formes familières autant que variées de ses concrétions calcaires.

Elle est depuis quelque temps accessible au public, et l'on peut croire que tous les jours, principalement le dimanche, l'affluence ne manque pas. Il y a bien des étrangers qui, au retour de la Fontaine de Vaucluse, viennent la visiter, mais l'élément campagnard domine toujours.

Les uns s'en vont plus passionnés que jamais pour la spéléologie, les autres satisfaits de savoir, enfin, ce qu'est une grotte !

GABRIEL NOËL.



« SI TU FAIS UN PAS, GREDIN,
JE TE BRÛLE LA CERVELLE. »

“ Knick-Knaek ” Club

ROMAN INÉDIT
Par E.-A. SPOLL

VI (Suite)

M. Lemblin, riche armateur au Havre, a trouvé le moyen de mettre fin à des procès interminables qu'il soutenait contre ses concurrents Loupeau et C^o et qui risquaient de le ruiner; il s'agit de faire épouser le fils Loupeau à sa nièce, Paule Lemblin, dont il est le seul parent. Mais Paule aime Louis Manier, pauvre, mais employé d'avenir chez son oncle, et elle refuse la combinaison. Pierre Lemblin furieux chasse Louis Manier de chez lui. Au moment où Louis Manier rentre chez lui on lui remet une lettre lui annonçant le retour d'un camarade d'enfance, Georges Noël, qui lui fixe un rendez-vous pour le soir même. Ce Georges Noël a découvert un gisement important de diamants, et les fonds nécessaires pour une première exploitation et les deux jeunes gens s'embarquent le soir même. La tempête les prend au départ. Naufrage. Louis Manier se sauve, mais essaie en vain de sauver son ami. Tous deux, l'un mort et l'autre vivant, sont recueillis par un navire où se trouve Simpson, que nous avons vu au prologue. Arrivés au Cap de Louis Manier et de Simpson. Ils sont surveillés par trois malfaiteurs, qui réussissent à se faire agréer comme guides, pour la visite des grottes de Cango, projetée entre les nouveaux amis. Tom Carter, un des bandits, précipite Simpson dans un gouffre, et accuse de son crime Louis Manier, qui est arrêté et condamné à être pendu. Sa fiancée, en France, apprend la terrible nouvelle. Elle part pour le Cap où elle rencontre miss Lucy, fiancée de Simpson. Au moment où Louis Manier va être condamné en appel, Simpson, miraculeusement sauvé, reparait. Mais Manier s'est évadé au même moment. On part à sa recherche.

Livré à ses réflexions, au cours de la route Tom fit le bilan de sa situation. Il espérait bien vendre le droit d'exploitation du gisement de vingt-cinq à trente mille livres sterling, ce qui constituerait, avec l'argent du chèque, une somme au moins double.

C'était une fortune, avec laquelle, dans un pays de langue anglaise, les Etats-Unis par exemple, où l'on s'occupe peu des antécédents des gens riches, un homme seul pourrait faire bonne figure.

Partagée entre trois, ce n'était plus pour chacun d'eux qu'une médiocre aisance, au-dessous des rêves de grande vie depuis si longtemps caressés par Tom Carter.

Cette constatation, par une pente naturelle de son esprit, amena l'aventurier à concevoir l'idée de garder pour lui seul le produit d'une entreprise, due en somme à la fertilité de son génie.

Seul il possédait le secret du gisement. Ses associés savaient seulement qu'il se trouvait dans l'état d'Orange, assez vaste pour qu'on pût l'y chercher des années, s'il parvenait à fausser compagnie à Bob et à Sam.

D'ailleurs, il était le caissier de l'entreprise, portant en sa sacoche, en beaux billets de la Banque d'Angleterre, les fonds communs.

Mais Tom ne se dissimulait pas que cette sé-

paration serait difficile, à moins de trouver un cas de force majeure. Puis il fallait éviter d'éveiller la défiance de deux gaillards très capables de se fâcher.

Il résolut donc d'attendre l'arrivée à Colesberg pour trouver une façon pratique de s'isoler d'eux.

Il n'y a que des auberges à Colesberg. Les trois voyageurs entrèrent dans celle qui leur parut avoir la meilleure apparence.

Elle était tenue par un Allemand, un certain Staaf, dont la physionomie sournoise fit supposer à Tom que, moyennant quelques livres, il pourrait trouver en lui un complice momentané.

Pendant que la servante emplissait les verres de son meilleur gin, laissant ostensiblement sa sacoche sur la table, Tom sortit sous le prétexte de s'informer du moyen d'acheter des chevaux.

— Il n'y en a guère à vendre en ce moment, lui répondit l'hôte, à cause des travaux des champs, cependant je sais où en trouver trois.

— Eh bien, écoutez, reprit Tom Carter, en lui mettant de l'or dans la main. Arrangez-vous pour qu'il n'y en ait qu'un pour moi. Je ne m'entends pas avec mes camarades, mais je ne veux pas me quitter fâché avec eux. Vous leur en promettez deux pour le lendemain, et je leur donnerai un rendez-vous où ils ne me trouveront pas.

— C'est facile, répondit l'aubergiste, sur qui

la vue de l'or avait produit l'impression voulue.

Tom retourna auprès de ses compagnons, et, sans ostentation, remit sa sacoche en bandoulière.

— Il paraît, dit-il d'un air contrarié, que nous aurons de la peine à nous procurer des chevaux à cette époque. Ils sont aux champs.

— Comment faire alors ? demanda Bob.

— Je ne sais pas. Je n'ose éveiller les soupçons de l'aubergiste en tentant de franchir la frontière à pied. Il serait capable de nous dénoncer à la police, qui nous rattraperait vite.

— Nous n'avons rien fait, on nous relâchera, objecta Sam Forting.

— Vous peut-être, mais moi, on voudra peut-être connaître l'origine des paquets de banknotes que l'on trouvera dans ma sacoche.

— Eh bien, reprit Bob, attendons.

— Oui, cela t'est facile à dire, toi qui n'as rien à craindre, mais moi...

En ce moment, l'hôte revenait, son bonnet à la main.

— Gentlemen, dit-il aux trois consommateurs, je n'ai pu trouver qu'un seul cheval, et encore on en demande vingt livres, par exemple c'est une bonne bête, un cheval de montagne qui vous mènera partout.

— Je le prends, fit Tom en se levant. Où peut-on le voir ?

— Il est dans la cour.

L'aventurier sortit, suivi de ses deux amis. Le cheval qu'on lui amenait était un animal indigène, à la jambe sèche, à la tête fine, d'un joli modèle et qui n'avait que cinq ans.

Tom, un peu maquignon, eut tout de suite apprécié ses qualités et conclu le marché. Il ordonna que la bête fût mise à l'écurie devant un demi-boisseau d'orge.

— Et nous ? demanda Sam.

— J'espère, répondit l'hôte, vous amener demain deux montures qui ne le céderont pas à celle-là.

— C'est bien, dit Tom Carter.

L'aubergiste comprit qu'on le congédiait et sortit de la salle.

— Eh bien, reprit Tom, lorsqu'ils furent seuls, voici ce que je vais faire. Pendant que l'on prépare le déjeuner, je vais enfourcher mon cheval comme si j'allais faire une promenade, et je m'efforcerai de mettre la frontière entre la police et moi. Vous viendrez me retrouver demain à Fauresmith.

— Non, répondit nettement Bob Frog. Il est entendu que nous ne voyageons pas les uns sans les autres.

— Mais, double brute, reprit Tom avec colère, tu veux donc me faire prendre ? Vous serez bien avancés après !

— Non, je ne veux pas te faire prendre, mais je ne veux pas que tu nous quittes. N'ai-je pas raison, Sam ? demanda l'hercule.

— Parfaitement, répondit l'interpellé. D'ailleurs, continua-t-il en s'adressant à Tom, tu forges des chimères. La police ne s'occupe pas de toi en ce moment, et rien ne te presse de passer la frontière.

— Mais, insista Tom, nous n'en savons rien, et le train qui arrive ce soir peut amener...

— Il n'amènera rien, il ne peut rien amener avant quelques jours, tu le disais encore hier.

— Oui, mais j'ai réfléchi. Je préfère un excès de prudence à une témérité qui peut nous faire perdre la partie presque gagnée ; aussi, mes amis, je pars. A demain à Fauresmith.

— Non, fit énergiquement Bob Frog, tu ne partiras pas.

— Tu ne m'en empêcheras peut-être pas de force, railla Tom Carter, qui perdait patience.

— Si, répliqua nettement Bob en tirant un revolver de sa poche.

— Bob a raison, ajouta Sam, en l'imitant.

Tom Carter qui s'était levé, pâlit de rage, mais, comprenant la faute qu'il venait de commettre, il essaya de donner à son visage une expression souriante et reprit sa chaise.

— Des revolvers ? ricana-t-il, vous êtes tout à fait fous ! Voulez-vous remettre ça dans vos poches. Si la servante entrait, elle nous prendrait pour une bande de brigands. Allons, je reste, mais c'est bête de m'empêcher de partir.

Puis, l'orage calmé :

— Eh bien, reprit l'aventurier, et ce déjeuner ? Eh ! la fille !

La servante accourut, les bras chargés de victuailles qu'elle déposa sur la table.

— A la bonne heure ! s'écria Bob, en lui prenant la taille. Et l'ale, mon enfant, vous l'avez oubliée.

— Non, gentleman, le patron l'apporte.

L'hôte entra, en effet, dans la salle, portant deux pintes d'étain où moussait la blondefleur.

— A cause de la chaleur, prévint-il, je ne l'apporte qu'au dernier moment.

— Dites donc, demanda Tom en se retournant vers lui, savez-vous s'il y a à Fauresmith une banque ou une grande maison d'affaires, qui s'occupe de mines ? Nous sommes prospecteurs et nous avons une affaire à traiter.

— Dame, fit l'hôte, il y a l'Office Clarkendorf, qui est bien connu.

— Quel malheur que nous n'ayons qu'un seul cheval ! Nous y serions déjà.

— J'allais justement vous dire que je puis vous assurer les deux autres pour demain ma-



TOM SE LA S'SA TOMBER DANS UN COIN DE LA GEÔLE.

tin. Je les connais, ce sont de bonnes bêtes à la fatigue.

— Eh bien, répondit Tom, avec un soupir de regret, nous partirons demain, voilà tout.

Le lendemain matin, selon la promesse de l'aubergiste, les trois chevaux sellés attendaient les voyageurs au lever du jour. Le marché conclu aussi facilement que la veille, tous trois sautèrent sur leurs chevaux et partirent dans la direction de Philippolis, la première bourgade sur la route de Fauresmith.

On avait parcouru environ cinquante milles dans la plaine couverte de brousses, les chevaux harassés et leurs maîtres affamés, altérés surtout, force fut d'y passer la nuit pour repartir le lendemain à l'aube, et n'arriver à Fauresmith que vers la fin de la journée.

A l'hôtel où ils descendirent, on leur indiqua l'Office Clarkendorf, plus connu sous l'étiquette pompeuse de *Central prospectation Bank*.

C'était une grande bâtisse en planches, d'aspect assez misérable, fréquentée à toute heure du jour par des gens de l'acabit de nos trois compagnons, suant la misère ; *outlaws* de tous les pays, qui cherchaient aventure.

M. Clarkendorf reçut, aussitôt annoncés, Tom Carter et ses deux acolytes. De nationalité douteuse, car on ignorait s'il était Suisse, Autri-

chien ou Allemand, le directeur de la *Central prospectation Bank* était un homme entre les deux âges, aux cheveux et à la barbe jaune, au teint bilieux, vêtu d'un complet jaunâtre et dont toute la personne, même ses yeux très vifs, abrités derrière des lunettes d'or, donnait l'idée de ce métal, au moins quant à sa couleur.

Après qu'il eut fait asseoir les visiteurs et d'un coup d'œil investigateur, essayé de deviner à quelle sorte de gens il avait affaire, Tom Carter prit la parole pour lui exposer ce qui l'amena.

Portant beau, parlant avec assurance, Tom pouvait facilement faire illusion à un homme moins rompu à toutes les roueries que M. Clarkendorf.

Après avoir écouté sans l'interrompre ce que Tom avait à lui communiquer, le directeur de l'Office prit à son tour la parole.

— Donc, dit-il d'une voix lente à son interlocuteur, en plantant son regard dans le sien, vous êtes prospecteur. Quel district avez-vous exploré ?

— Vous répondez sur ce point, répliqua l'aventurier embarrassé, serait vous indiquer le gisement découvert. Or, jusqu'à ce que nous ayons traité, je ne puis vous donner des indications précises.

— Je le comprends, reprit M. Clarkendorf après une pause, mais vous n'avez pas non plus la prétention que, sur votre simple affirmation, je prenne une décision ferme.

— Assurément, répondit Tom, le laissant venir.

— Vous avez sans doute apporté des échantillons de terre, des gangues diamantifères.

— Je ne les ai pas sur moi. Mais ajouta le bandit, en tirant un papier de sa poche, j'ai un plan du gisement.

— Un relevé de terrain ?

— Oui, répondit Tom au hasard, car ces termes techniques lui étaient étrangers.

— Peut-on le voir ?

— Parfaitement.

— Eh bien, reprit M. Clarkendorf, après avoir soigneusement examiné l'œuvre de Georges Noël, je vois un topo assez bien fait, mais cela ne prouve rien. N'importe quel ingénieur peut en exécuter d'imagination un semblable.

— Oh ! fit Tom décontenancé. Pour qui me prenez-vous ?

— Pour un gentleman qui vient me demander de prendre un engagement, et qui ne m'apporte aucune certitude.

— Comment, reprit Carter en s'animent, mon plan n'est pas une preuve ?

— Votre plan, riposta M. Clarkendorf en le froissant dans ses mains, voilà le cas que j'en fais. On ne vient pas déranger un homme aussi occupé que moi pour des balivernes. Si vous avez cru me duper, vous êtes mal tombé.

Déjà, Tom s'était précipité sur le précieux papier, bousculant le directeur de l'Office.

Clarkendorf crut à une attaque contre sa personne et tira de sa poche un revolver.

— Si tu fais un pas, gredin, je te brûle la cervelle, cria-t-il.

— A moi, les amis, cria Carter en se retournant. Mais à sa grande stupefaction, Sam et Bob avaient disparu.

— Les lâches ! murmura-t-il rageusement en remettant le fameux plan dans sa poche.

En même temps, plusieurs employés de l'Office pénétraient dans le cabinet, attirés par le bruit.

— Emparez-vous de cet homme, ordonna le directeur, et faites-le conduire à la police.

Mais plus prompt que l'éclair, Tom fit un bond dans la direction de la porte et renversant ceux qui s'opposaient à son passage se précipita dans la rue, où il comptait trouver ses amis et les chevaux.

La rue était vide.

Tom Carter poussa un rugissement de fureur. Voici ce qui s'était passé :

Bob et Sam voyant la tournure que prenait l'entretien, avaient à voix basse échangé leurs impressions : le gisement de diamants, le plan, tout cela était une invention de Tom, qui avait tenté une filouterie et s'était perdu du premier coup.

Il n'y avait de réel, de tangible que l'argent du chèque, dont il avait voulu les frustrer en partant sans eux.

A corsaire, corsaire et demi. La sacoche était restée sur le cheval de Carter, ils allaient sortir, sauter sur leurs montures, tenant en main celle de leur camarade, et filer à toute vitesse droit devant eux.

C'est ce plan qu'ils avaient réalisé aussitôt conçu, et c'est à peine si la trace de leur fuite était encore visible à la poussière soulevée par les chevaux lancés au galop.

Tom avait, en sa détresse, oublié M. Clarkendorf, mais le directeur de la *Central prospect Bank*, certain qu'il avait affaire à un de ces bandits qui pullulent dans les pays d'exploration, s'était lancé à sa poursuite, accompagné de plusieurs employés de l'Office.

En vain l'aventurier opposa une vive résistance, distribuant à droite et à gauche de formidables coups de poing, la vue de quelques revolvers braqués sur lui mit fin à cette inutile défense. Il se laissa lier les bras derrière le dos et conduire au bureau de police.

Là, il voulut s'expliquer, mais à la vue de cet homme exaspéré, les habits déchirés, le chef du poste ne voulut rien entendre et le fit enfermer dans la geôle. C'était l'heure de son souper, et il pensait judicieusement qu'il l'écouterait aussi bien le lendemain.

Force fut donc à Tom Carter de passer la nuit dans la geôle, malgré ses protestations, son affirmation qu'il était citoyen anglais et la menace de se plaindre à son consul.

Les agents se contentèrent de hausser les épaules et tirèrent sur lui les verrous d'une porte massive. En vain le prisonnier supplia, jura, insulta ses gardiens, ébranlant la porte qui résista à ses efforts, les agents habitués au vacarme des ivrognes ne lui répondirent même pas.

De guerre lasse, Tom se laissa tomber dans un coin de la geôle, vaincu par la fatigue et l'émotion, il s'endormit d'un lourd sommeil, qui ne prit fin qu'au jour, lorsque l'on vint ouvrir sa porte, afin de le conduire devant le magistrat.

Il avait repris possession de son sang-froid. Comprenant la nécessité de poursuivre au plus tôt ses voleurs, s'il voulait les atteindre, il invoqua le prétexte d'un malentendu pour expliquer l'altération de la veille, témoigna son regret de s'être emporté, et finalement, après avoir payé une légère amende pour tapage et scandale public, il reconquit sa liberté.

Le premier usage qu'il en fit, ayant encore dans sa ceinture une certaine somme en or, fut d'acheter un nouveau cheval, des armes, et de se lancer à la poursuite de Bob et de Sam.

VII

DOUBLE ÉVASION.

Il est nécessaire, arrivés à ce point de notre récit, d'expliquer la fuite inattendue de Louis Manier, au moment même où l'arrivée de Simpson faisait éclater son innocence.

Pour cela, il nous faut pénétrer dans la cave obscure où Tom Carter avait séquestré l'agent Smith, et dont, depuis son départ, il avait confié la garde à la servante de l'honorable M. Cornwall.

Le détective, qui, par métier, observait les moindres détails, avait été surpris que Tom ne vint plus chaque jour s'assurer qu'il n'essayait aucune tentative de fuite, en lui apportant l'unique repas qui constituait sa nourriture.

C'était maintenant une grande et forte fille, capable de lutter contre un homme, et qui néanmoins prenait les plus grands soins afin que le prisonnier ne s'échappât. Elle se contentait d'entr'ouvrir la porte, de saisir la gamelle vide des aliments de la veille, et de lui en substituer une pleine.

Pour plus de précaution, une chaîne de sûreté s'opposait à ce que, d'un effort inattendu, Smith poussât la porte sur elle et se sauvât.

Il était donc impossible au captif de fuir par cette unique issue. En revanche, comme per-

sonne ne pénétrait dans la cave où il était reclu, rien ne l'empêchait de chercher à percer un des murs, afin de gagner soit une cave voisine, soit un couloir par lequel il pourrait s'évader.

Dans la précipitation du départ, Tom, très préoccupé, avait oublié dans la cave un pic en fer dont il s'armait pour tenir Smith en respect.

Le détective pensant que, soit comme arme, soit comme outil de délivrance, le pic lui serait utile, l'avait caché dans un trou qu'il avait creusé à cet effet.

Au cours de cette opération, il lui avait semblé que le sol à cet endroit sonnait, comme on dit, le creux.

— Y avait-il plusieurs étages de caves? Mais alors on l'aurait placé dans le plus profond. Ou bien était-ce un canal, un égout, un souterrain?

En Ecosse, dans les ruines de vieux châteaux, Smith avait souvent fait des découvertes analogues. Il se persuada bientôt que sa cave dominait un souterrain.

Puis, il se rappela que le mari de Sarah lui



IL NE TARDA PAS A VOIR PARAÎTRE LA TÊTE ÉVEILLÉE DU DÉTECTIVE.

avait dit que, sous la prison dont il avait la garde s'étendaient des souterrains dont on ne connaissait pas l'issue.

Une branche aboutissait dans le couloir où se trouvait la cellule de Louis Manier.

Or, Smith, en entrant dans la maison où il allait être retenu, avait remarqué quelle était sa situation par rapport à la prison, sans même supposer que, plus tard, cette observation pourrait avoir son utilité. Maintenant, plus il réfléchissait, plus il se persuadait que le souterrain qui était certainement sous sa cave devait communiquer avec celui de la prison.

L'événement lui donna raison. Il était probable que Tom Carter était en expédition, absent au moins pour quelques jours. Il fallait donc mettre à profit le temps où sa prison ne serait pas visitée, puisque sa geôlière n'y pénétrait jamais.

Aussitôt il se mit à l'œuvre, et pour que son pic ne résonnât pas en frappant le sol, il eut soin de l'enfoncer doucement entre les pierres.

Le second jour, il atteignait la voûte et l'outil pénétrant dans le vide faillit lui échapper des mains.

C'était le soir, il avait toute la nuit pour élargir le trou, de façon que son corps put y passer. On lui avait laissé sa montre, qui n'avait aucune valeur, et qu'il remontait régulièrement. C'était son seul moyen de supporter le temps, puisque la lumière ne pénétrait jamais dans le caveau,

au moyen d'une boîte d'allumettes, qu'il gardait précieusement.

Vers trois heures du matin, son œuvre fut accomplie. Il jeta une pierre dans le vide et, presque aussitôt, il perçut le bruit qu'elle faisait en tombant à terre.

Il n'était donc pas au-dessus d'un puits, comme il en avait eu la crainte. D'ailleurs aucun bruit d'eau courante; alors ce n'était pas non plus un égout, mais bien un passage souterrain, ainsi qu'il l'avait pensé tout d'abord.

Où allait-il? C'est ce qu'il saurait en es-sortant. L'important était de reconquérir sa liberté et de délivrer le prisonnier d'une façon ou d'une autre.

Sa résolution prise, il se laissa glisser par le trou, se retenant avec les mains, et lorsqu'il sentit ses jambes balloter dans le vide, abandonnant son point d'appui, il tomba sur les talons en repliant les jambes.

A sa grande surprise, il se trouva tout de suite à terre. Le souterrain n'avait pas de profondeur et, en se relevant, il put du bout des doigts toucher la voûte.

Incertain de la direction qu'il devait prendre, à tout hasard il tourna à droite et presque aussitôt se heurta contre un mur. Revenant alors sur ses pas, il marcha droit devant lui, posant ses pieds avec précaution, craignant que l'obscurité lui masquât quelque abîme.

Comptant les secondes, il calcula que cinq ou six minutes s'étaient écoulées jusqu'au moment où son pied buta contre une pierre, qui était la première marche d'un escalier.

Smith s'arrêta pour réfléchir.

Comment sortir sans attirer l'attention des gardiens? Puis, en admettant qu'il parvint à pénétrer dans la cellule du prisonnier, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de l'emmener dans le caveau qu'il venait de quitter, changer une prison pour une autre.

Cependant il ne pouvait en rester là.

Allait-il cogner, appeler, se faire reconnaître, raconter sa séquestration? Mais c'était jouer le tout pour le tout. Retenu prisonnier par des bandits, il n'avait en somme, recueilli aucune preuve de l'innocence du Français. Que faire?

Aventureux comme tous les Écossais, Smith se détermina à pénétrer, coûte que coûte, dans la cellule de Louis.

Rassemblant alors ses souvenirs, il se rappela que la trappe de l'escalier souterrain, que Cordier lui avait montrée, longeait presque le mur très faible qui constituait la paroi des cellules donnant sur le couloir.

En creusant, avec le pic qu'il avait emporté, la pierre très friable à un ou deux pieds au-dessous de la trappe, sur la gauche, il pouvait pratiquer un boyau qui aboutirait juste dans la chambre où le prévenu était enfermé.

Il se mit tout de suite à l'œuvre, avec une ardeur que nécessitait le peu de temps qu'il avait avant que le jour parût.

Louis ne dormait pas. Le bruit d'un travail souterrain parvint jusqu'à lui et éveilla sa curiosité.

Était-ce un prisonnier, qui cherchait à s'échapper? En ce cas, le malheureux avait mal pris ses mesures, car il allait se trouver dans une autre cellule.

Travaillait-on à sa propre délivrance? Cette idée lui fit battre le cœur.

Mais quelle apparence? Ce n'étaient ni Paule, ni miss Campbell qui pouvaient pratiquer un passage souterrain. Elles avaient donc des complices; mais lesquels?

(A suivre).

La conquête de la Terre EN EPHEMÉRIDES

20 janvier 1823.

Le baleinier anglais James Weddell, atteint par mer libre antarctique 74° 15' de latitude Sud.

Si le mois de janvier paraît une singulière époque pour explorer les régions polaires, il faut se rappeler qu'au-dessous de l'Équateur le 20 janvier correspond à notre 20 juillet. Le voyage de Weddell est d'une importance capitale en ce qu'il a permis de construire l'hypothèse d'après laquelle, suivant certaines conditions locales inconnues, le froid qui atteindrait son maximum vers le 70° de latitude Nord ou Sud diminuerait ensuite régulièrement au fur et à mesure qu'on se rapproche des pôles.

En effet, Weddell qui avait navigué en pleine banquise jusqu'à 70° fut tout surpris, à partir de ce point, de voir les îles de glace diminuer puis disparaître complètement. Du 70° au 74° au delà duquel il n'osa s'enfoncer, le hardi navigateur et ses compagnons constatèrent un relèvement progressif de la température. La mer était entièrement libre, couverte d'un dôme de brouillards continuel. Au milieu d'un ciel agité continuellement d'orages, des vols innombrables d'oiseaux environnaient les deux navires de Weddell et la température était humide et singulièrement douce.

Il est vrai que les navigateurs qui ont suivi Weddell n'ont plus jamais rencontré des circonstances aussi favorables, mais les observations certaines de Weddell prouvent que ces régions mystérieuses sont le théâtre de phénomènes météorologiques qui n'ont pas encore révélé tout leur secret.

A. D.

Les Voyages de nos Lecteurs

LE BOUCHER AMBULANT

La photographie ci-dessous représente un boucher ambulante de villages corses au moment où, son installation achevée, il se repose consciencieusement devant sa boutique en attendant, d'un air convaincu, la venue des clients.

Son commerce marche assurément.



IL SE REPOSE CONSCIENCIUSEMENT.

Exception faite pour quelques centres, les plus importants de l'île, tous les magasins ressemblent à celui-là. Il manque de luxe, mais, en revanche, il est difficile de trouver plus spacieux et mieux aéré.

En été, à l'aube, il n'est pas rare de rencontrer dans les campagnes encore humides de rosée, un petit troupeau hétérogène de chèvres, chèvres, brebis, moutons, agneaux,

cheminant à la queue leu leu dans un sentier bordé de cistes, et suivi de près par un petit âne chargé de nardie¹ et d'aspect bien malheureux. Un paysan excite le troupeau de sa voix inquiète. Il se hâte, le village est encore loin.

C'est lui qui tout à l'heure, dans un coin de ce village, vendra de la bonne viande, fraîche et tendre. Le prix de vente sera son bénéfice parce qu'il a élevé lui-même son troupeau.

En hiver il est berger. A la belle saison il laisse la surveillance de son gros bétail à son fils ou à sa femme, choisit soigneusement ses victimes parmi les meilleures et va les promener de village en village, se faisant, presque chaque jour, le bourreau de l'une d'elles. Il va camper dans les champs, sa journée finie, et le lendemain hommes et bêtes prennent une autre direction.

Cette vie de nomade dure ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'homme et l'âne. Disons en passant que ce dernier n'est pas le moins pressé de terminer la campagne ; il déteste les voyages, étant habitué à la tranquillité, dans son petit pays, où tout le monde vit dans une plus ou moins douce oisiveté.

CORA NUROIT.

L'Hygiène du Voyage

HYGIÈNE DES PIEDS

Les extrémités des pieds appelées à fournir un travail continu chez les touristes nécessitent un soin tout particulier. Beaucoup de personnes souffrent de cors : elles ne porteront des souliers ni trop larges, ni trop serrés et pendant huit jours se badigeonneront l'endroit induré avec du collodion salicylé ; le huitième jour, elles prendront un bain de pied chaud et prolongé, dans lequel, à l'aide d'un canif, elles détacheront le collodion qui entrainera avec lui la totalité du cor ; si le cor n'est pas complètement extirpé, on recommencera pendant une nouvelle période de huit jours.

Bien des gens ont également une transpiration abondante des pieds, qui leur ramollit la peau, envenime l'épiderme et donne lieu parfois à une véritable excoriation.

On se débarrassera de cet inconvénient au moyen des soins suivants : tous les matins et après chaque course, on se lavera soigneusement les pieds avec un gros morceau de coton hydrophile trempé dans un litre d'eau bouillante on aura fait dissoudre dix grammes d'alun ou de tannin ; puis on séchera bien et on poudrera toute la surface du pied avec de l'amidon, du lycopode ou mieux avec la poudre suivante :

Acide salicylé 2 gr. 50
Alun pulvérisé 4 gr.
Poudre de talc 100 gr.

Du reste, les marcheurs feront bien toujours de se laver les pieds à l'eau de Cologne, après avoir pris un bain prolongé.

D^r BONENFANT.

Sociétés géographiques et autres

La Société Centrale pour l'Amélioration des Races de Chiens.

Si les races d'hommes qui peuplent la terre diffèrent profondément entre

1. Sorte de grande besace faite de peaux de cochons.

elles par l'aspect et par l'intelligence, par la vigueur ou par l'activité, les variétés de l'espèce canine ne sont pas moins nombreuses et moins dissemblables. Non point, certes, et bien que le chien reste le meilleur ami de l'homme, que l'étude ethnographique de ce quadrupède présente à notre orgueil et à notre égoïsme le même intérêt que l'ethnographie humaine. Mais il n'en reste pas moins intéressant d'étudier les espèces, leur identification évolutive aux milieux, et de faire mieux connaître le globe en popularisant la physionomie de certains de ses principaux habitants.

C'est pourquoi la Société pour l'amélioration des races de chiens dont les Expositions annuelles sur la terrasse des Tuileries sont très suivies, mérite d'intéresser nos lecteurs.

Ce groupement, fondé en 1882 par un comité du cercle de la chasse, s'est d'abord créé pour encourager et améliorer l'élevage des races de chiens de chasse et des grands chiens de meute.



M. BOUTROUÉ.

Mais il a bientôt étendu son effort à toutes les races. Variétés utiles à l'agriculture ou petits chiens de luxe, chiens de bergers et terriers, bassets ou terre-neuves, danois et épagneuls, fraternisent annuellement dans les moins discutés des internationalismes. Chacun de ces pensionnaires est inscrit au Stud-Book avec sa généalogie sommaire, ses aptitudes, son habitat originel. Ainsi apprenons-nous l'ethnologie canine.

Le Comité est aujourd'hui présidé par M. le prince de Wagram et a confié les fonctions de secrétaire général à M. Boutroué dont nous reproduisons ci-dessus la physionomie bien connue. Ce distingué fonctionnaire a fort à faire car de multiples clubs sont sortis de la société primitive.

C'est le Club du basset français, la réunion des amateurs de bouledogues français, la société des amateurs de chiens d'arrêt, le Pointer-Club, le Setter anglais, le Club du chien de bergers, autant d'associations qui s'efforcent d'améliorer les races d'élite, de faire connaître les variétés étrangères les plus remarquables, de les acclimater au besoin, évoquant la magie des neiges éternelles avec la fourrure blanche des chiens de montagne et la nudité grise du Sahara dans la robe courte des slovghis : un véritable cours de géographie à quatre pattes avec étude comparée des phonétismes ou plutôt des aboiements aussi divers que les idiomes.

G. D.

Curiosités Naturelles

La Mouche pêcheuse

La mouche pêcheuse est une des curiosités de l'entomologie. Vue au fondement qu'à la loupe, elle se confond aisément avec d'autres espèces. Cependant, si vous avez la patience d'observer plus ou moins longtemps



LA MOUCHE PÊCHEUSE.

la surface d'une mare ou d'un étang, vous ne tarderez pas à remarquer les manèges de cet insecte. Volant çà et là au-dessus de l'eau, ou embusqué sur un arbuste de la rive, il fond soudain sur le point de la surface où il a distingué sa proie, marche sur l'eau en attendant le moment propice, puis, dardant sa trompe sur le poisson qui vient d'effleurer la surface, le perce de son piquant et lui suce le sang comme le moustique le fait aux animaux terrestres.

Cette mouche s'attaque rarement à l'homme, et c'est un bonheur pour les habitants d'une contrée marécageuse, car sa piqure est plus douloureuse que celle du moustique.

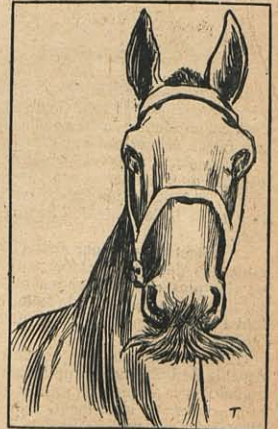
J'attire l'attention du lecteur sur la série de trous qui forment comme une lisière le long de l'abdomen. Ces orifices sont les organes respiratoires de la mouche pêcheuse.

J'ajouterais que cette mouche, relativement peu commune en France, abonde surtout en Amérique du Nord, où elle est la plaie des viviers.

Cheval à barbe

Il serait plus exact de dire : cheval à moustaches, car la double touffe de poils qui orne le museau de Myra II, se trouve réellement plantée sur la lèvre supérieure, entre les naseaux et la bouche.

Il s'agit ici d'un véritable phénomène naturel : l'histoire de la race chevaline n'offre pas un seul cas ana-



LE CHEVAL À MOUSTACHES.

logue. Comme l'indique clairement le cliché ci-joint, ces moustaches sont grosses, épaisses ; les poils ont en moyenne 12 centimètres de longueur ; leur couleur est brun foncé.

Myra II, dont la généalogie, comme pour tout cheval de course, est scientifiquement établie, ne compte aucun spécimen barbu parmi ses ancêtres. Elle est fille d'un pur-sang anglais transporté à Chicago, et d'une jument indigène. Elle appartient à un riche sportman, M. King, qui refuse de la vendre, quel que soit le prix offert.

Cet ornement, que tant de collégiens aux lèvres imberbes envieraient, et qui fait de Myra II un objet de curiosité universelle, enchante la propriétaire, plus que la bête elle-même, qui éprouve quelque difficulté à manger, lorsque son palefrenier, en lui donnant sa pitance d'avoine, oublie d'enrouler dans des papillotes cette malencontreuse végétation labiale.

XXX.

Enquêtes Maternelles

Nous avons reçu la lettre suivante :

Bordeaux, 27 décembre 1902.
Monsieur le directeur
du *Globe Trotter*.

Permettez-moi de vous adresser les quelques lignes suivantes, que je vous prie d'examiner, car elles pourraient être le complément d'un article sur l'Oiseau de Paradis, paru dans le numéro 43 du *Globe Trotter*.

Si les formes de l'oiseau de Paradis ont pu être décrites avec fidélité, leurs mœurs n'étaient qu'imparfaitement connues jusqu'à une certaine époque. Les fables les plus bizarres, les plus absurdes, constituèrent pendant longtemps toute leur histoire.

Comme les habitants de la Nouvelle-Guinée, qui nous envoyaient leurs dépouilles, leur arrachaient le bec et les pattes. L'opinion qu'ils n'avaient point de pieds prévalut d'abord. N'ayant point de pieds, ils ne pouvaient ni se nourrir ni se reposer comme les autres oiseaux ; il fallut donc leur créer un mode d'existence tout spécial, et il fut établi, comme principe général et nécessaire, que ces oiseaux merveilleux volaient perpétuellement et que tous les actes de leur vie s'accomplissaient dans les airs. Ainsi, c'était en volant qu'ils prenaient le repos, le sommeil, qu'ils recueillaient leur nourriture, qu'ils pondaient, qu'ils couvaient même. On explique diversement cette incubation. Un vieux livre d'histoire naturelle, que j'ai sous les yeux, dit :

« ...La femelle dépose ses œufs dans les touffes de plumes placées sous ses ailes, jusqu'au moment où la chaleur naturelle les fera éclore ». Certains auteurs disent également que « ces oiseaux retournent passer au paradis, leur patrie première, l'époque de la ponte et de l'incubation » ; d'autres, plus ingénieux, soutiennent que le mâle recevait sur son dos, creusé en forme de nid, les œufs de la femelle et qu'il portait ainsi toute sa famille en croupe.

Leur mort n'est pas moins extraordinaire : devenus vieux, ils s'élèvent en ligne droite vers le soleil et s'allaient brûler à ce foyer divin. Mais tout ce brillant échafaudage de merveilles s'est évanoui et ces mœurs, si ingénieusement inventées, sont maintenant connues.

Espérant que cet article saura plaire à vos nombreux lecteurs, s'il est inséré, je vous prie d'agréer, etc.

RENÉ JUNCA.

Petite Correspondance

— M. G. PERRIER, à Niort. — Merci de vos envois. Malheureusement ils sortent un peu trop du cadre du *Globe Trotter*.

— M. E. R., à Berck-Plage. — Récit très intéressant ; mais le *Globe Trotter* publie seulement des récits authentiques et documentés, et réserve la fiction pour les romans.

— M. Pierre JAURY, à Plailly. — 1^{er} Reçu et noté votre abonnement.

2^o Vous trouverez en tête de chaque concours le dernier délai pour la solution.

3^o Le prix d'un abonnement d'un an à *Non D'homme* est de 6 francs.

— M. P. RIGOUT, à Nîmes. — Non, c'est une erreur ; vos 2 abonnements s'ajouteront à la suite l'un de l'autre.

— M. Ed. VILLAUME, à Dijon. — Heureux d'avoir pu vous faire plaisir ; vous savez bien d'ailleurs que le « *Globe Trotter* » paie tout ce qu'il insère. Bien reçu votre nouveau concours que nous pensons utiliser dans quelques semaines. C'est bien à l'Administration qu'il fallait s'adresser. M. Sphinx ne s'occupe que des corrections des concours.

— M. H. JASNES, à Sainte-Sévère. — Merci, la chose est à l'étude, mais ne peut guère recevoir son application que dès la belle saison.

— M. DUVIGNON, à Bruxelles. — Voyez le règlement des concours. Ce n'est pas l'ordre d'arrivée mais le sort qui décide entre les concurrents *ex aequo*.

— M. THÉRÉSUS COMBES, à Calais. — Avez-vous des photographies ?

— M. DESNOT, à Paris. — Adressez-vous à l'Office Colonial qui vous renseignera, on vous donnera la liste des maisons cherchant des employés ; mais vous ne préférerez-vous établir à votre compte, mais dans ce cas il vous faut un capital initial d'au moins 3 000 francs.

— M. LIPE. — Merci, transmettons à *Mon Dimanche*.

— M. DUBOIS, à Tourteran. — Abonnement finit au n^o 52. Pas d'abonnement d'un mois.

— M. ASM-ZUL 4719. — Prix de l'étranger pour la Belgique. — Envoi d'avance du prix d'abonnement par mandat-carte. — Les abonnés ont parfaitement droit aux prix de concours.

— UN ABONNÉ du *Globe Trotter*, à Chauny. — Lisez le règlement très attentivement. Nous ne tenons aucun compte des doutes d'arrivée des solutions. Nous avons reçu pour le concours en question près de deux mille solutions.

— M. L. H., à St-Denis. — Comme vous avez pu le constater, tous nos concours doivent traiter de voyages et comporter des illustrations ; merci quand même.

— M. H. D., à Paris. — Merci ; mais ce n'est pas une curiosité naturelle, c'est un phénomène normal.

— M. R. C., à Meudon. — Nous vous adressons les 43 premiers numéros du *Globe Trotter* contre 5 francs 25.

— M. S. R. 18. — 1^o Oui ; mais pas à cause de la difficulté de l'examen, c'est seulement parce que le nombre des candidats est proportionnellement plus grand. — 2^o Dans la cavalerie il est difficile, surtout dans les grades subalternes, de tenir son rang sans fortune personnelle. — 3^o Noté.

— M. T. J., à Cavallion. — Nous n'encourageons personne à partir aux Colonies sans un capital d'au moins cinq mille francs. — Nous publierons bientôt une série de notices sur cette question. — 3. En attendant, adressez-vous au Ministère des Colonies, Office Colonial, Palais-Royal, Paris.

— M. GASTON VIKART. — Merci ; mais nous avons beaucoup trop de concours en mains et il nous sera impossible en ce moment d'utiliser le vôtre.

— M. GARCIA, à Alger. — Serait intéressant si nous avions des photographies.

— M. EMILIE DURIBOX, à Berck. — Merci de votre envoi, malheureusement il n'a pas suffisamment trait aux voyages.

— M. PIERRE DOUZAUD, à Sainnes. — Répondu par lettre.

— M. ISIDORE REIGNAUD. — Prière de nous envoyer montant. Notre service de distribution est tout à fait indépendant de celui des Primes.

— UN TOURISTE, à Montpellier. — Merci, utiliserons.

— M. MARIUS HUBER, à Nîmes. — Nous transmettons votre lettre à M. François et vous remercions.

G. T.

Nos Concours

Concours n^o 54

DÉCOUPAGE

(Dernier délai, le 29 janvier 1903.)

Découpez ces taches noires, et assemblez-les comme vous l'entendrez, pourvu que vous obteniez en les assemblant une silhouette gracieuse, exotique et dansante.

SOIXANTE PRIX

1^{er} PRIX. — Un beau nécessaire de photographie, contenant : appareil 6 1/2 x 9, plaques, réactifs, produits, etc., renfermés dans un élégant coffret, valeur 50 francs.

2^o PRIX. — Un magnifique album pour 500 cartes postales, jolie reliure, valeur 20 fr.

3^o PRIX. — Un magnifique album pour 200 cartes postales, valeur 15 francs.

4^o et 5^o PRIX. — Une boîte de jeux divers, renfermant des cartes, nain jaune, jacquet, etc.

Du 6^o au 12^o PRIX. — UN ABONNEMENT D'UN AN au « *Globe Trotter* ».

Du 13^o au 15^o PRIX. — Un joli fume-cigarettes, écume véritable, dans un magnifique étui peluche, valeur 6 francs.

Du 16^o au 20^o PRIX. — UN ABONNEMENT DE SIX MOIS au « *Globe Trotter* ».

Du 21^o au 23^o PRIX. — Une toupie giroscopique (démonstration du principe de la force centrifuge).

Du 24^o au 30^o PRIX. — UN ABONNEMENT DE TROIS MOIS au « *Globe Trotter* ».

Du 31^o au 60^o PRIX. — Un superbe tableau de famille, en couleurs (dimensions 50 x 50).

Résultat du Concours n^o 49

Quatre villes dans une addition

SOLUTION

C	H	A	U	M	O	N	T
A							O
R	TOTAL DES LETTRES						U
A							L
N			340				O
T							U
A							S
N A R B O N N E							

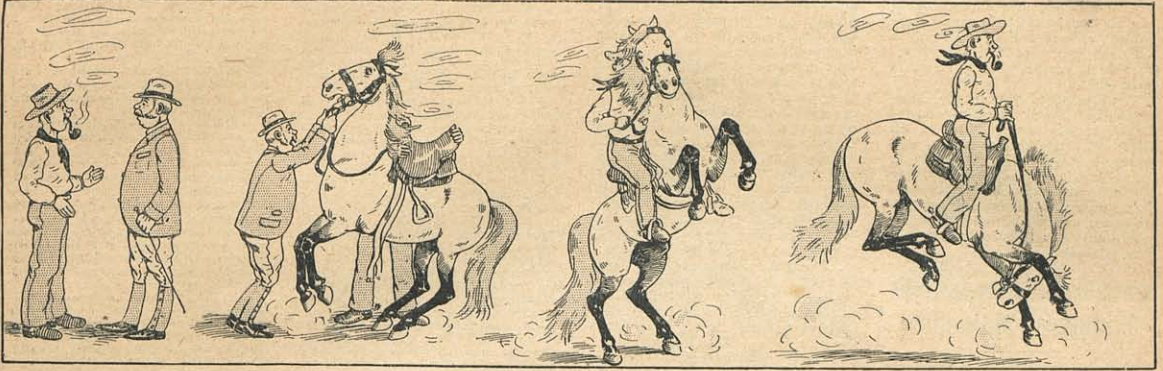
LAURÉATS

1^{er} PRIX. — (Un beau nécessaire de photographie, valeur 50 francs). — M. Marcel DOUTET, à Cerdon-du-Loiret (Loiret).

2^o PRIX. — (Un album pour 500 cartes, valeur 20 francs). — M. A. Privat, 5, avenue Frizac, à Toulouse.

Envoyez-nous des Récits de Voyages

La leçon d'équitation



On croit que c'est difficile de monter et de dompter un cheval fougueux. Rien de plus facile... Au contraire... Tenez...

Tenez-moi un instant la bride que j'enfourche la bête, sans lâcher ma pipe, bien entendu.

M'y voilà! ouf! Et maintenant ouste!

Saute, caracole, cabriole mon bon. Tu auras beau faire...



J'y suis, j'y reste... et toujours la sourire et la pipe sur les lèvres.

Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça... Il s'agit seulement d'avoir l'assiette...

Mais en toute chose il faut considérer la fin. Il peut arriver que le cheval ait son tour et, pour se venger, mettre les pieds dans... l'assiette. Alors, gare la casse!

Nos Concours (Suite)

1^{er} PRIX. — (Un album pour 200 cartes, valeur 15 francs). — M. H. Heilmann, 4, rue Madame La Fayette, Le Havre.

4^e PRIX. — Un beau nécessaire de bureau, valeur 10 francs. — M. Léon Delpla, instituteur, à Saint-Sébastien-Nantes (Loire-Inférieure).

5^e PRIX. — (Une boîte de jeux divers). — M. Charles Berenger, 66, rue de Phalsbourg, Le Havre.

6^e AU 12^e PRIX. — (Un abonnement d'un an au "Globe Trotter"). — MM. Félix Brière, 99, cours de la République, Le Havre; Max Janisseau, Saint-Pierre-des-Corps extra près Tours (Indre-et-Loire); Le Bert, 6, rue Maret, Paris; Cornille, 17, boulevard de la Gare, à Toulouse; L. Denis, 49, rue Popincourt, Paris; M^{me} E. Magoules, 73, rue de la Rousselle, à Bordeaux; L. Dutoit, à Amiens.

12^e AU 15^e PRIX. — (Un joli fume-cigarette, valeur 6 francs). — M. Ed. Villame, 20, rue de la Manutention, à Dijon; Marie A. Végeas, Providence terrace, Ruette Bray, Guernsey; M^{me} Weill, 41, rue de Rivoli, Paris.

16^e AU 20^e PRIX. — (Abonnement de six mois au "Globe Trotter"). — MM. J. Senet, 89, rue du Commerce, à Nevers (Nièvre); W. Adrien, 67, rue de Rivoli, Paris; Léopold Spruettels, 32, rue de la Couronne, à Malines (Belgique); Rodolphe Tonnellier, à Rosières-de-Picardie (Somme); Louis Bidard, 12, rue des Deux-Gares, Paris.

21^e AU 23^e PRIX. — (Une toupie giratoire). — MM. Paul Lemaire, 43, rue Fontaine, Paris; Emile Canon, 10, rue Marc-Séguin, Paris; Hippolyte Mertz, 10, rue Jean-Cottin, Paris.

24^e AU 30^e PRIX. — (Abonnement de trois mois au "Globe Trotter"). — M^{me} Berial, 5, rue Gérard, Paris; MM. Eugène Plaisant, au lycée Faidherbe, 180, rue Solférino, Lille; A. Chastel, 4, rue des Ecluses-Saint-Martin, Paris; R. Thomasset, 120, rue Bugeaud, à Lyon; L. Matra, 35 bis, rue de Reuilly, Paris; Louis Depiron, 60, rue de la Paille, à Cherbourg (Manche); Georges Jaqueson, 13, rue des Pêrriers, à Dijon.

31^e AU 35^e PRIX. — (Une épingle de cravate). — MM. R. Brunn, 4, montée de la Chana, à Lyon; Barbin, à Chateaufort (Charente); Cl. Masson, 106, rue de l'Hermitage, à Cherbourg (Manche); Félix Corbin, à La Loge-La Glacière, par

Tourlaville (Manche); L. Lhéritier, répétiteur au lycée de Cherbourg (Manche); Raymond Gourdon, 41, rue des Casernes, Laon (Aisne); M. Raudé, 23, place de la Révolution, à Cherbourg; Houpin, Marc-Aurèle, école supérieure, Villers-Bretonneux (Somme); Gaston Denizeau, 10, rue Primateice, Paris; Gaston Prévost, 13, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris; Rigaud, 7, rue Guillaume-Liard, Sainte-Adresse (Seine-Inférieure); Pierre Janisseau, Saint-Pierre-des-Corps extra près Tours (Indre-et-Loire); J.-B. Bouchot, 81, rue Berbissey, Dijon; A. Leblond, 5, rue Gerardo, Paris; Frédéric Joly, commis des douanes, Guévy station (Belgique); Lecapentier, sous-officier au 1^{er} bataillon d'artillerie à pied, à Cherbourg (Manche); Georges Zech, 31, rue du Doyenné, Lyon; Georges Lhoteau, percepteur, à Fresnes-sur-Marne, par Aunet (Seine-et-Marne); J. Roussel, villa Clotilde, route de Magagnosc, Grasse (Alpes-Maritimes); P. Casteran fils, 14, rue Noailles, à Marseille.

MENTIONS

MM. Jean Devollet, ministre des finances, Paris; Albert Lecacheur, 69, rue de la Duché, Cherbourg; J. Beuzebor, 51, rue Demidoff, Le Havre; Emile Cortot, rue Garibaldi, Dijon; Gaston Sainout, 72, rue Lagrange, Bordeaux; M^{lle} Alexandrine Valette, 15, quai Louis-Pasteur, à Cette; Léopold Bauthier, serrurier, à Ransart (Belgique); Henri Bongrand, au lycée de Roanne (Loire); Bougeois, 16, avenue France, Saint-Ouen; Bréant, à Bazoches-en-Houlme (Orne); Ponteray, chez M^{me} Silvestre, 2, place Rouvella, à Lyon; A. Laurent, Graulher (Tarn); A. Loizel, à Prémontre (Aisne); Georges Guyon, route d'Armes, à Clamcy (Nièvre); E. Picavet, à la Papinerie, à Leers (Nord); Gabillot, ruelle des Poussets, Dijon; Etienne Malcoffe, à la cordonnerie nivernaise, Clamcy (Nièvre); A. Lasserre, à Lespignan (Hérault); Gaston Viart, à Somme-Suippes, par Suippes (Marne); Louis Lemelle, 36, rue Louis-Philippe, Le Havre; A. Doron, lycée Victor-Hugo, Besançon; Georges Le Goff, lycée Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); Floquet, 13, rue Montre-Cristo, Paris; Lemoine, rue de l'Île-Pen-Hot, Saint-Nazaire (Loire-Inférieure); L. Mozé, 11, rue Cocher, Sarvic (Seine-Inférieure); Olivier Bordeaux, à Filicecourt (Somme); Léon Penot, 30, rue Neuve-du-Port, à Caen; Emile Dasque, impasse Cuvier, Le Havre; Cassagne, 15, rue Chemin de ronde de Luppé,

Toulouse; Beauchamp, sous-officier 123^e régim. nt d'infanterie, La Rochelle; René Junca, 7, rue Peyroudeau-Miny, Bordeaux; J. Garot, collège de Saint-Servan, à Saint-Servan (Ile-et-Vilaine); A. Clouet, 10, rue Saint-Mathieu, Charleville; J. Tirard, 48, quai Vandœuvre, Caen (Calvados); Cantais, 28, rue Bougainville, Le Havre; A. Gervais, clerc de notaire, Douzê (Calvados); Robert Pers, 14, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris; Ernest Chardon, pharmacie Guély, Tullins (Isère); Jeanne Reigrier, 36, rue des Martyrs, Paris; Philibert Leclercq, 25, rue de la Capelle, Hirson (Aisne); Segaux, collège de Langres (Haute-Marne); Willot Charles, 6, rue des Bouchers, à Cambrai; Miss Robinson; Huot, instituteur, à Bouffemont (Seine-et-Oise); G. Marand, 12, rue Paul-Bert, à Moulins; Duham Adèle, à Haute-Avesne, par Mont-Saint-Eloi (Pas-de-Calais); Valé François, 22, rue de Poitou, Paris; E. Potier, employé C^{ie} Wriot, Ferrville (Tunisie); F. Cachot, 42, rue Condorcet, Paris; R. Guillard, 3, rue Thiéris, Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).

Nous rappelons à nos lecteurs que toutes les lettres concernant les Concours doivent être adressées à M. Sphinx, et qu'elles ne peuvent :

- 1^o Contenir ni mandats de poste ni valeurs quelconques;
- 2^o Traiter d'autres objets que les solutions des Concours.

Les personnes qui oublient ces recommandations s'exposent à voir annuler les solutions qu'elles envoient.

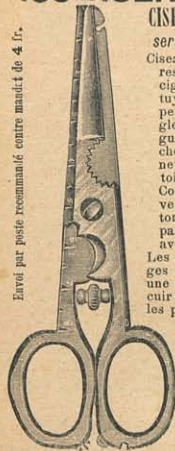
N.-B. — M. SPHINX ne reçoit pas de lettres recommandées ou chargées.

DEMANDEZ PARTOUT **L'AMER PICON**

Les Primes du "Globe Trotter"

Nos **CISEAUX** A 18 Usages
CISEAUX DE POCHÉ

Envoi par poste recommané contre mandat de 4 fr.



servant à la fois de Ciseaux. Coupe cigares. Ouvre-boîte à cigares. Tenaile à tuyau. Pince à couper le fil de fer. Règle. Mesure de longueur. Tiro-coutures. Marteau. Tournevis. Canif. Grat-toir. Lime à ongles. Coupe-verre. Casse-verre. Ciseau-boutonnère. Roulette à patron. Stéréoscope avec vues.

Les ciseaux à 18 usages sont livrés dans une élégante gaine en cuir rouge protégeant les pointes.

Cette prime extraordinaire par son bon marché, sa nouveauté et son usage pratique, est remise dans nos bureaux au prix exceptionnel de **3 fr. 75**

L'AUTO-RELIEUR

Sert à relier soi-même

les publications périodiques, journaux illustrés, gravures, photographies, etc.



MODÈLE CONSTRUIT SPÉCIALEMENT POUR Le Globe Trotter

Prix : 2 fr. 50

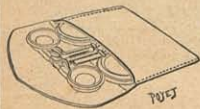
Ajouter pour la province 0 fr. 85 pour le port.

NOS CONCOURS



CONCOURS N° 54

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution



UNE JUMELLE DANS SON ÉTUI POUR 2 FR. 75

La Jumelle pliante "Claire et Nette"

Objectifs simples — 12 lignes

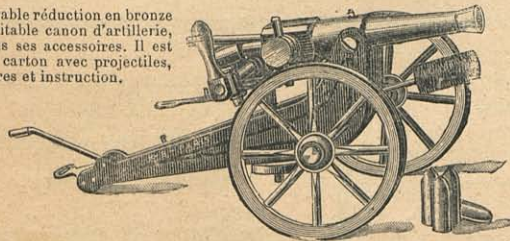
Sera envoyée comme PRIME à nos Lecteurs et Abonnés

contre la somme de **2 fr. 50** — (AJOUTER 0 FR. 25 POUR LE PORT)

CANON MAXIM INOFFENSIF

SE CHARGEANT PAR LA CULASSE ET TIRANT DES PROJECTILES EN CAOUTCHOUC A 25 MÈTRES

Admirable réduction en bronze d'un véritable canon d'artillerie, avec tous ses accessoires. Il est livré en carton avec projectiles, accessoires et instruction.



PRIX :

pour nos lecteurs

et abonnés

5 fr. 50

(Joindre 0 fr. 40

pour le port)

Appareils photographiques à Main
LES "GLOBE TROTTER"

Appareils photographiques à main, faisant la pose et l'instantané. — Ils sont construits en bois, recouverts de toile, avec obturateur et changement automatique des plaques. Leurs objectifs sont simples et achromatiques, les viseurs clairs ou dépolis. **Ils sont toujours armés.**



Fabrication irréprochable

			Francs	Prix dans nos bureaux
N° 2	à 6 plaques 6 1/2 x 9	1 viseur.	6 75	5 90
— 2 bis	à 6 — — —	2 — —	7 05	6 20
— 3	à 12 — — —	2 — —	10 65	9 90
— 3 bis	à 6 — — —	9 x 12 2 — —	12 85	12 »
— 5	à 12 — — —	2 — —	16 85	16 »

Le 'Luminus'

APPAREIL A PRODUIRE

la lumière instantanément

EN PRESSANT UN BOUTON

Cet appareil est d'une utilité incontestable dans la chambre à coucher, la salle à manger, le fumoir, etc.



Avec une charge de li- guide de la pile on obtient 2.000 allumages (le prix de chaque charge renouvelée est de 0,30).

Pour nos lecteurs, prix de l'appareil avec flacon de sel pour une charge et l'instruction : **7 francs.**

Pour la province, ajouter 1 f. 15 pour port et emballage.

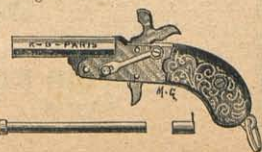
PISTOLET-BIJOU

Ce pistolet mignon, d'une très fine exécution, se charge comme un pistolet ordinaire et produit une très forte détonation. Il constitue une breloque des plus originales.

Chaque pistolet est livré dans un écrin avec une baguette et une boîte de munitions.

Prix pour nos lecteurs et nos abonnés, **2 fr. 75.**

Joindre 0 fr 25 pour le port.



Grandeur nature.

TOUT LE MONDE PHOTOGRAPHE

Avec la Jumelle "QUO VADIS" 251

13 Mois de Crédit

— Vous ne faites donc plus de photo?
— Hélas non, c'était vraiment si désagréable.
— Comment cela... mais votre détective...
— Parlons-en: lorsque je l'ai achetée très cher sur la promesse du marchand de pouvoir faire tous les genres de photographes, j'étais plein d'orgueil et, lors de ma première sortie, je tombais en arrêt sur tous les sujets: Une voiture avec un pneu... Vlan, un coup de poire; une vieille maison en ruine... Vlan, un coup de poire; un clocher... une vieille paysanne... Vlan, vlan... des coups de poire, si bien qu'après une heure, mon magasin était vide. Rentrer à la maison, et fiévreusement développer mes plaques, fut l'affaire d'un instant... Quel désastre! mon ami; Mon âme n'avait pas d'oreilles, mon sujet n'étant pas en plaque; ma ruine ne se voyait pas, étant à l'ombre, j'aurais dû poser avec un pied; mon clocher... n'en avait pas, toujours pas en plaque; ma vieille paysanne... une négresse et complètement floue; étant trop près de l'appareil, elle n'était pas au point et marquaît de pose...
— Alors?
— Alors, je suis allé voir mon marchand qui m'a dit que pour éviter plus ces inconvénients, il me fallait faire l'acquisition d'un appareil à pied, pour mettre au point et centrer mes sujets... Ne pouvant faire ces nouvelles dépenses j'ai continué avec ma détective... plus prudemment, avec succès... trop variés: les clichés sur lesquels je comptais le plus étaient invariablement ratés; alors, après quelques douzaines de plaques, j'ai lâché avec regret la photo...

Vous avez certainement eu cette conversation si vous avez causé avec un amateur photographe possesseur d'une détective à magasin. Elle est suffisamment typique: c'est alors que, pénétré de ces inconvénients si graves et si préjudiciables à ce sport si charmant de la photographie, nous avons créé de toutes pièces

la Jumelle "QUO VADIS"

qui offre tous les avantages d'une Détective puisqu'on peut l'employer à la main avec son viseur et celui d'un appareil à pied puisqu'elle est munie d'un verre dépoli.

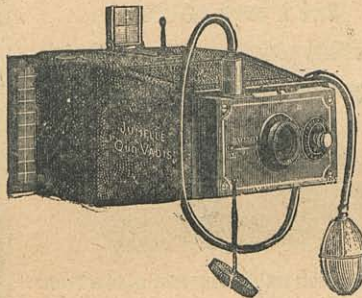
Son volume et sa forme sont ceux d'une jumelle marine, les clichés sont du format 9x12, son aspect des plus luxueux est exempt de tout clinquant; construite en aluminium recouvert de marquin noir, le mécanisme et les cuivres sont oxydés au feu et le tout est d'une solidité à toute épreuve, enfin c'est une merveille de mécanisme et de précision, absolument garantie de tous défauts.

Opérant à la hauteur des yeux et non sur la poitrine comme avec les détectives, les épreuves sont telles que nous voyons.

Elle est trois fois plus légère qu'une détective puisqu'elle ne pèse que 660 grammes; les cyclistes apprécieront cet avantage.

La "QUO VADIS" réunit toutes les perfections et ne pèse que 660 grammes

Notre jumelle "QUO VADIS" est munie d'un objectif orthochromatique, extra lumineux et d'une finesse irréprochable, il est à diaphragme à iris et comme perfectionnement de la plus grande importance: Deux objectifs supplémentaires de foyers différents sont montés sur la jumelle dans une coiffure spéciale, ce qui permet de faire tous les genres de photographies sans changer d'appareil, depuis les portraits buste, en pied ou groupe, jusqu'aux vues et monuments.



L'Observateur fait toutes les vitesses depuis la pose jusqu'à l'instantané au 50^e de seconde. Un verre dépoli gravé au centimètre carré permet de centrer et de mesurer les objets.

Un viseur spécial montre l'image à l'endroit, 2 niveaux d'eau sont placés sur l'appareil, 1 propulseur avec poire pour la pose et l'instantané.

Le Sac-Étui en cuir noir de 23 centimètres de haut, 15 de large et 10 d'épaisseur, renferme l'appareil et 6 Châssis métalliques portables de l'épaisseur d'un carton de 3 millimètres permettant de changer ses clichés en plein jour.

Tous les accessoires et produits sont fournis avec: 1 Pied de campagne très léger à 3 branches, 1 Boîte de laboratoire, 2 Cartes façon gutta, 1 Entonnoir verre, 1 Châssis

10% au Comptant

Press, 1 Boîte-Égouttoir, 6 plaques de l'excellente marque Jougla, 12 feuilles de papier platino pour obtenir des épreuves instantanément de jour ou de nuit, 1 Flacon de Révélateur, 1 paquet de Fixateur, 1 Traitement pratique de photographie fait spécialement pour les acheteurs de la

Jumelle "Quo Vadis"

C'est donc bien tout ce qui est nécessaire pour photographier que nous offrons aux Lecteurs pour le PRIX de 97 fr. 50, port et emballage compris,

Payable 7 fr. 50 par Mois

sans aucun autre frais pour l'acheteur; ou au comptant avec 10% d'escompte; paiement moitié à la réception et le complément 15 jours après. Les reçus sont présentés sans frais pour l'acheteur. Si notre envoi ne répondait pas à nos promesses, nous donnons la facilité de nous le retourner dans les 5 jours.

Avec les garanties que nous vous offrons vous ne pouvez hésiter, les résultats vous surprendront et vous nous commanderez en toute confiance la "QUO VADIS" que tout le monde voudra avoir et c'est; avec elle vous éprouverez ce charme si troublant de faire un cliché; vous verrez apparaître les portraits de vos enfants chéris, de vos parents, de vos amis, les vues et les beaux sites, impressions de voyage: tous ces souvenirs charmants resteront pour vous impérissables puisque pour quelques centimes, vous aurez autant d'épreuves qu'il vous plaira de tirer en quelques minutes avec les merveilleux papiers platino.

Souvenez-vous qu'avec la "QUO VADIS" vous n'aurez jamais d'insuccès puisque vous verrez, avant de poser, le résultat final...

Il est répondu à toutes les demandes de renseignements.

S'adresser à M. L. RANCOULE, 104, rue de Richelieu, Paris.

COUPON-PRIME A DÉTACHER

Je soussigné, déclare acheter la Jumelle "QUO VADIS" avec tous les accessoires, ainsi qu'il est désigné ci-dessus, pour le prix de 97 fr. 50, payables 7 fr. 50 à la réception, et le complément à raison de 7 fr. 50 par mois, port et emballage compris, aux conditions énoncées.

SIGNATURE :

Nom

Adresse

Profession ou Qualité

Remplir ce coupon et l'adresser à M. L. RANCOULE, 104, rue de Richelieu, Paris. Globe Trotter.

■ MÉTHODE sans rivale pour le développement
■ norme ou l'amélioration durable à un point
■ orveux de la mémoire naturelle la plus
■ ordinaire. Témoignages irréductibles. Résultats
■ nous, dans tous les cas. S'adresser à M. G.
■ ROLLIN, professeur, 40, rue Gay-Lussac, Paris, pour
■ avoir du prospectus franco avec tous renseignements.

SAVON au LAIT de VIOLETTES naturelles Société Hygiénique

Paris, 55, Rue de Rivoli.

BULLETIN D'ABONNEMENT

au Globe Trotter

Veillez m'inscrire pour un abonnement

de { Trois mois (Biffer les mentions) } à partir
de { Six mois (Biffer les mentions) }
de { Un an (Biffer les mentions) }
de

Inclus, montant de fr. cent.

en un mandat, bon de poste ou timbres-

poste

Nom et prénoms

Rue N°

Ville

Département

SIGNATURE :

PRIX DE L'ABONNEMENT

France: Trois mois, 2 fr.; six mois, 3 fr. 75;
un an, 6 fr. 50.

Etranger: Trois mois, 2 fr. 50; six mois, 4 fr. 50;
un an, 8 fr.

AUX COLLECTIONNEURS Cartes Postales Illustrées MICHELIN

1^{re} Série.

La Fabrication du Pneumatique

36 cartes postales avec reproductions de photographies en simili-gravure et textes explicatifs.
Prix de la pochette: 0 fr. 50

(Franco, recommandée: 0 fr. 75)

2^e Série:

Le Pneu Michelin boit l'obstacle

12 cartes postales avec reproductions de clichés amusants signés O'Galop.
Prix de la pochette: 0 fr. 20

(Franco, recommandée: 0 fr. 40)

Vient de paraître:

NOUVELLE SÉRIE EN COULEURS

L'Exerciseur Michelin développe les muscles

12 cartes postales, reproductions d'aquarelles artistiques exposées au dernier salon de l'Automobile.

Prix de la pochette: 0 fr. 30

(Franco recommandée: 0 fr. 50)

MICHELIN & Cie, CLERMONT-FERRAND et
PARIS, 105, boul. Péreire

DÉVELOPPEZ

VOS PELLICULES KODAK

EN PLEIN JOUR

AVEC LA MACHINE KODAK À DÉVELOPPER

SIMPLE. PRATIQUE.



MISE EN

VENTE DU MODÈLE A

35 frs

DÉMONSTRATIONS

PUBLIQUES TOUTS LES JOURS

CHEZ EASTMAN KODAK

PARIS

5, AVENUE DE L'OPÉRA - 4, PLACE VENDÔME

LYON - 26-28, Rue de la République.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

DE FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES